

Paul Sérant, «Du romantisme fasciste » aux «dissidents de l'Action Française»: une vie de réflexions sur Maurras

di Olivier Dard*

Abstract

Lo scopo del presente articolo è quello di analizzare la figura di Paul Sérant (1922-2002), intellettuale poliedrico e saggista attento ai temi dell'esoterismo, del regionalismo e delle ideologie del XX secolo. Ex discepolo del maurrassismo, Sérant si distingue per un approccio critico e riflessivo alla destra francese. Nel saggio *Le Romantisme fasciste* (1959), egli indaga le relazioni tra estetica e fascismo attraverso autori come Drieu La Rochelle, Brasillach e Céline, delineando una coerente ricerca etico-intellettuale tra tradizione e modernità.

Administrative proportional with majority prize in 1920: a model for the Acerbo law?

The purpose of this article is to analyze Paul Sérant (1922–2002), a multifaceted intellectual and essayist concerned with esotericism, regionalism, and twentieth-century ideologies. A former disciple of Maurras, Sérant adopted a critical and reflective stance toward the French right. In *Le Romantisme fasciste* (1959), he explores the relationship between aesthetics and fascism through authors such as Drieu La Rochelle, Brasillach, and Céline, outlining a coherent ethical-intellectual quest between tradition and modernity.

Parole chiave: Esoterismo, Maurrassismo, Romanticismo fascista, Tradizione, Intellettuali di destra

Keywords: Esotericism, Maurrassism, Fascist Romanticism, Tradition, Right-wing intellectuals

1. Introduction

Paul Sérant (1922-2002) est l'auteur d'une vingtaine de livres, parmi lesquels des romans et des essais portant sur l'ésotérisme, l'histoire et le régionalisme. Une œuvre qui a compté après le second conflit mondial, son auteur faisant l'objet de critiques et recensions et se

* Sorbonne Université

voyant même invité à certaines des émissions culte de la télévision française des années 1970, comme le célèbre *Aujourd'hui Madame*, présenté par Armand Jammot où il débat avec Louis Pauwels des « gens heureux » ou « inquiets¹ ». Paul Sérant ne fut pas une figure de premier plan du monde intellectuel. Conscient de ses limites, il note fort à propos : « Je ne puis prétendre à une autorité comparable à celle de Raymond Abellio dans le domaine ésotérique, de Raymond Aron en sociologie, de Guy Héraud en ethnisme. Mais enfin Abellio a préfacé *Au seuil de l'ésotérisme*², Raymond Aron a consacré une critique importante au *Romantisme fasciste*³, Guy Héraud a chaleureusement soutenu *La France des Minorités* et *La Bretagne et la France*⁴. On pourrait y ajouter l'accueil que réserva Daniel Halévy à son roman *Les Inciviques* en 1955 en lui consacrant une chronique dans *J'ai lu*⁵ ou rappeler que Simone de Beauvoir, dans son essai polémique sur « la pensée de droite de droite aujourd'hui », lui fait une place en voyant sans sa prose « un remarquable pot-pourri des clichés utilisés par la droite⁶ ». Par delà ces références, se dessinent les centres d'intérêt d'un homme qui s'est voulu, entre autres choses, écrivain, essayiste et « historien des idées ». C'est d'ailleurs ainsi que Sérant se présente lorsqu'il publie *Les dissidents de*

¹ Paul Sérant, *Des choses à dire*, Paris, La Table ronde, 1973, p. 9-10. Paul Sérant avait répondu à Louis Pauwels auteur de *Lettre ouverte aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être*, Paris, Albin Michel, 1971, un ouvrage qui a connu un très grand succès, par *Lettre ouverte à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être*, Paris, La Table Ronde, 1972.

² *Au seuil de l'ésotérisme* est paru aux éditions Grasset en 1955, précédé d'un texte d'Abellio intitulé « L'esprit moderne de la tradition » (p. 7-81). En réalité, le texte d'Abellio n'est pas une préface au livre de Sérant mais une présentation des ambitions de sa collection « Correspondances ». Le point de vue d'Abellio, alors très marqué par Husserl, est critique sur Sérant et son guénonisme : « Nous pourrions dire ici que nous n'acceptons pas bon nombre des jugements de Paul Sérant si nous ne donnions pas son texte justement pour ce qu'il est, le témoignage d'un certain état provisoire de la conscience moderne devant un ésotérisme en plein mouvement. » (p. 73).

³ Raymond Aron, « De la trahison », *Preuves*, octobre 1960, p. 445-457. En fait Aron profite de « la courtoise polémique de Paul Sérant » (p. 445) par laquelle il ouvre son article pour s'interroger sur la trahison des collaborateurs et réfléchir plus largement à cette question en traitant notamment du réseau Jeanson et des « porteurs de valises » du FLN.

⁴ Paul Sérant, *Des choses à dire*, op. cit., p. 37. Sérant est absent des *Mémoires* de Raymond Aron, Paris, Julliard, 1983 et des différents écrits de souvenirs de Raymond Abellio, notamment de Raymond Abellio, *De la politique à la gnose*, entretiens avec Marie-Thérèse de Brosses, Paris, Belfond, 1987.

⁵ *J'ai lu*, sept octobre 1955, n° 11, p. 18-21. *J'ai lu* est une revue mensuelle de bibliographie destinée à faire connaître la littérature française. Voir Sébastien Laurent, *Daniel Halévy. Du libéralisme au traditionalisme*, Paris, Grasset, 2001, p. 456.

⁶ Simone de Beauvoir, *Privautés*, Paris, Gallimard, 1955, p. 159.

l'Action française, opposant cette posture à celle du « mémorialiste » symbolisé par Henri Massis⁷.

2. Itinéraire d'un homme à facettes

11

Pseudonyme, le nom de Paul Sérant cache celui de Paul Salleron. Ce dernier est le frère cadet de Louis Salleron (1905-1989), figure bien connue de la Jeune Droite maurrassienne des années 1930, théoricien de la corporation paysanne sous Vichy⁸ et publiciste catholique en vue des décennies auquel a été consacrée récemment une étude copieuse centrée sur son catholicisme⁹. Beaucoup plus jeune (17 ans les séparent), son cadet s'est initié à la politique au milieu des années trente, « au temps du Six-Février, des Sanctions, de l'Anschluss, de la guerre d'Espagne et du Front populaire » lorsqu'il a commencé à « dévorer les journaux ». Il se compte alors parmi la jeune bourgeoisie « nationale » de ce temps et en dresse un tableau suggestif : « Les bacheliers rouges-chrétiens, socialistes, communistes étaient rares. L'hostilité au “juif Blum” n'était même pas un sujet de discussion : elle allait de soi. Les jeunes bourgeois, dans leur grande majorité, ne se divisaient que sur la “solution nationale”. Bon nombre d'entre eux avaient choisi La Rocque. D'autres ne voulaient connaître pour sauver la France que l'Action française. (Ils n'étaient pas tellement monarchistes pour cela : le cri de “Maurras au pouvoir” tendait à remplacer celui de “Vive le roi !”). D'autres encore refusaient à la fois La Rocque, trop timoré, et Maurras trop vieux jeu. L'exemple de l'Italie et de l'Espagne –ils n'osaient pas trop songer à l'Allemagne– les invitait à chercher un chef audacieux, bagarreur, dynamique, impitoyable envers les rouges et les vieux fossiles parlementaires. Ils croyaient en Taittinger, en Jean Renaud, en Darquier de Pellepoix, en Bucard. Vint Doriot, combien plus séduisant ! Il avait été

⁷ Paul Sérant, *Les dissidents de l'Action française*, Paris, Copernic, 1978, p. 10. L'ouvrage de Massis est *Maurras et notre temps. Entretiens et Souvenirs*, Paris, édition définitive augmentée de documents inédits, Paris, Plon, 1962.

⁸ Guillaume Gros, « Le corporatisme de Louis Salleron », in Olivier Dard (dir), *Le corporatisme dans l'aire francophone au XX^e siècle*, Berne, Peter Lang, 2011, p. 49-63. Également David Bensoussan, Hervé de Guébriant (1880-1972). *De Saint-Pol de Léon et Landernau à Vichy : un grand notable breton*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2025, p. 190-192 et 204-208.

⁹ Sœur Ambroise-Dominique Salleron, *Louis Salleron. Artisan du bien commun*, préface du professeur Xavier Martin, Le Chesnay, Via Romana, 2023.

communiste, celui-là, il saurait parler au peuple, ramener les ouvriers à la nation... »¹⁰.

Mémorialiste du collectif, Paul Sérant se met peu en scène. Il faut sans doute y voir un trait de sa personnalité, décrite notamment par son grand ami Jean Mabire, qui a relaté leur première rencontre à Rome à l'automne 1963 alors que le journaliste de *l'Esprit public* vient de faire paraître son premier essai, *Drieu parmi nous*. Rappelant que l'homme « était déjà assez connu sans le milieu littéraire parisien », auquel il faudrait ajouter l'Italie car Sérant y a été traduit et commenté¹¹, Mabire notait : « Il m'apparut comme un garçon fort calme qui portait une chemise bleu-marine de cheminot avec une veste pied-de-poule et parlait si lentement qu'il semblait transformer le moindre jugement en sentence. Il marchait encore plus lentement, insensible aux crissemments des freins et aux injures des automobilistes. » Selon Mabire, cet homme discret et pudique aurait été « incapable » d'un quelconque « flirt avec les mass-médias »¹². Le fait est que Sérant n'a pas écrit d'autobiographie même s'il se raconte à l'occasion, notamment dans son essai *Choses à dire*, publié en 1973 et dédié à Roland et Catherine Laudenbach. Le livre est très allusif sur son enfance à Paris, mais le lecteur y picore quelques renseignements sur le goût que lui ont donné ses parents des provinces françaises à l'occasion des vacances, sa découverte à 16 ans de l'Angleterre¹³ et sa vie d'étudiant sous l'occupation où il s'initie aux questions sociales et aux rudiments du travail d'ajusteur¹⁴. On en sait davantage en lisant le Journal de François Sentein, son aîné de deux ans, monté de Montpellier à Paris en octobre 1937 pour faire son hypokhâgne à Condorcet, établissement qu'il va quitter pour la Sorbonne et une licence de philosophie. Jeune maurassien, Sentein, arrive à Paris pour la « "levée du corps" » de *L'Insurgé*¹⁵ mais fréquente d'emblée la revue

¹⁰ Paul Sérant, *Gardez vous à gauche*, Paris, Fasquelle, 1956, p. 9-10.

¹¹ *Le Romantisme fasciste* y a été traduit dès 1961 et réédité à plusieurs reprises. Son ouvrage sur Salazar et son temps, paru en 1961 a été traduit et publié par Volpe en 1962.

¹² Jean Mabire, « Les dissidents de l'Action française », *Éléments*, hiver 1977-1978, p. 69.

¹³ Les parents prisent les séjours linguistiques pour leurs enfants et son frère Louis était allé également en Angleterre à 16 ans (Sœur Ambroise-Dominique Salleron, *Louis Salleron. Artisan du bien commun*, op. cit., p. 20 et p. 22).

¹⁴ Paul Sérant, *Des choses à dire*, op. cit., p. 80, p. 85-86 et p. 151.

¹⁵ C'est par ces mots que Maulnier l'accueille au téléphone et lui donne rendez-vous chez Lipp pour la prochaine réunion des collaborateurs de *Combat* : François Sentein, *Minutes d'un libertin*, (1938-1941), Paris, Gallimard, 2000 [1977, La Table Ronde], p. 39 (15 juillet 1939). Ce jour là, Sentein se remémore ses premiers pas à Paris, deux ans plus tôt, où il ignorait ce qu'était Lipp.

Combat où il se lie d'amitié avec Thierry Maulnier, le futur Jacques Laurent et Pierre Monnier¹⁶. Si Sentein est très proche de Jean Cocteau ou d'Henry de Montherlant, il croise aussi le chemin de Louis Salleron, rencontré au *Courrier royal* ou à l'Institut catholique¹⁷. Le jeune homme respecte profondément Louis, « Une intelligence »¹⁸, mais il est davantage lié à Paul, son « ami » qu'il évoque dans ses *Minutes* lorsqu'il met en scène les échanges qu'ont entre eux les cadets de la Jeune Droite des années trente. À lire Sentein, une certaine connivence intellectuelle et des références partagées existent entre lui-même et Paul Salleron. Ainsi, lorsque Sentein brosse avec sa causticité habituelle le portrait de « Joël D. des X et Y », figure du « Flore », devenu proche de Laval, et derrière qui se cache Joseph Desclausais (1907-1988) qui avait publié en juin et juillet 1936 publié en deux livraisons de *La Revue universelle* d'Henri Massis un article remarqué et hostile à Jacques Maritain, *Primauté de l'Être. Religion et politique*. Sentein ne manque pas d'ironiser sur le comique d'une situation où le public du Flore ignore qui est celui qui, le 8 août 1944, disserte sur un prétendu accord entre « Le Président » et de Gaulle pour assurer une transition entre Vichy et la France libre. « Or », souligne Sentein, « qui hors de moi - et peut-être Salleron, retrouve aujourd'hui en le Joël de la banquette le Joseph auteur de cet essai qui épata l'extrême droite spiritualiste dans l'année de mon premier bac ? »¹⁹.

À ce moment-là, les positions de Paul Salleron sont éloignées de celle du fameux « Joël » puisque qu'il a rejoint depuis l'année précédente le réseau de résistance Elite-Thermopyles du futur ministre gaulliste Jacques Marette²⁰. En janvier 1945, c'est un jeune homme mal à l'aise qui quitte la France pour Londres afin de travailler à la section française de la BBC²¹. Il revient sur cette époque lorsqu'il évoque sa rencontre avec Louis Pauwels : « Notre après-guerre. Nous appartenions,

¹⁶ Ce dernier a brossé un portrait du groupe dans *À l'ombre des grandes têtes molles*, Paris, La Table Ronde, 1987.

¹⁷ François Sentein, *Minutes d'un libertin*, (1938-1941), p. 79 (8 janvier 1940).

¹⁸ *Ibid.*, p. 92 [aux environs du 20 janvier 1940].

¹⁹ François Sentein, *Minutes d'un libéré* (1944), Paris, Gallimard, 2002, p. 108-110. Lorsqu'il relit cette prose des années plus tard, en 2001, Sentein, cinglant, évoque « un intarissable bagou métaphysique lardé de quelques rares velléités de talent. »

²⁰ Paul Sérant, « Images d'un homme d'exception », in *Pierre Boutang*, Dossier conçu et dirigé par Antoine Joseph Assaf, Les Dossiers H, Lausanne, Editions de l'Age d'homme, 2002, p. 71.

²¹ Paul Sérant, *Des choses à dire*, op. cit., p. 125.

vous et moi, à la catégorie des jeunes gens crispés et exigeants. Nous n'acceptons pas le monde tel qu'il était. Nous nous acceptons mal nous-mêmes ; et nous cherchions avidement quelques raisons de vivre²². » Près de vingt ans plus tôt, Pauwels avait livré son propre témoignage sur sa rencontre avec Sérant à la fin des années quarante. Pauwels est alors rédacteur en chef du journal *Combat*²³ et Sérant vient y travailler dans le service de politique étrangère²⁴. Les deux hommes partagent une attirance commune pour la pensée traditionnelle, l'ésotérisme et leur « "travail" chez Gurdjieff ». Ils en devisent la nuit au café du Croissant tandis que tournent les rotatives : « Nous étions au cœur de l'agitation, nous entendions s'imprimer les mensonges et les sottises que charrie un journal du monde moderne, et nous parlions de la Tradition, du refus radical de René Guénon, de la voie gnostique et des techniques de l'expérience intérieure, accoudés à ce bar contre lequel battait, dans son heure culminante, la marée des apparences trompeuses »²⁵. Le personnage de Gurdjieff (1877-1949) intrigue alors le milieu littéraire dont des figures de proue s'inquiètent des conséquences de son enseignement sur ses disciples, notamment Pauwels, à propos duquel Hélène Tournaire, sa compagne d'alors, s'est confiée à Jean Paulhan²⁶. Si Pauwels a consacré un livre bien connu à Gurdjieff, c'est l'enseignement de ce dernier, son « école de cristallisation » de « "bas en haut" »²⁷ la rupture qui s'en est suivie qui fonde le décor et l'intrigue du premier roman de Sérant, *Le meurtre rituel*, publié en 1950. Le contexte est précisé par Pauwels lui-même dans son célèbre *Monsieur*

²² Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être, Paris, La Table Ronde, 1972, p. 10.

²³ Pauwels est entré à *Combat* au printemps 1947 (Louis Pauwels, *Un jour je me souviendrai de tout*, préface d'Henri-Christian Giraud, Monaco, Editions du Rocher, 2004, p. 137).

²⁴ Sur l'histoire de ce journal, Yves-Marc Ajchenbaum, *Combat 1941-1974. Une utopie de la Résistance, une aventure de presse*, Paris, Gallimard, Folio histoire (n° 217), 2013 [1994].

²⁵ Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, Paris, Seuil, 1954, p. 294.

²⁶ Paulhan note que Gurdjieff, qu'il n'a « rencontré qu'une fois, vaguement », ne « porte pas bonheur à qui l'approche » (Lettre de Jean Paulhan à Marcel Jouhandeau, juin 1954, in *Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, correspondance 1921-1968*, édition établie, annotée et préfacée par Jacques Roussillat, Paris, Gallimard, 2012, p. 943). En fait, si Jouhandeau lui répond le 2 juillet (*Ibid.*, p. 944) « qu'on [lui] dise ce que c'est que ce Gurdigaeff (est-ce l'orthographe ? » et qu'il « n'ira [...] pas voir », Paulhan est beaucoup plus intéressé qu'il y paraît si on réfère au Journal de Pauwels qui raconte par exemple un déjeuner de mai 1953 où ils ont « surtout parlé de Gurdjieff » (Louis Pauwels, *Un jour je me souviendrai de tout*, op. cit., p. 181).

²⁷ Antoine Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, tome II, Paris, Gallimard, 1996, p. 323.

Gurdjieff, ouvrage en forme de dossier où il brosse le tableau de cette « société initiatique contemporaine » : « il [Paul Sérant] écrit son roman : *Le meurtre rituel* après sa rupture avec l'Enseignement. Il se permet de "romancer" pour mettre la plus grande distance possible entre les ambitions du temps où il était disciple et les facilités du romancier dont il souhaite se réclamer dans la "vie ordinaire" qu'il a décidé de retrouver. Il romance donc en réglant ses comptes avec Gurdjieff »²⁸. Cet ouvrage de Sérant, Pauwels en publie une vingtaine de pages de fragments dans *Monsieur Gurdjieff* pour mettre le lecteur « au cœur de l'expérience du verbe déterminée par l'Enseignement de Gurdjieff »²⁹. Mais Sérant, comme d'autres anciens disciples, s'est aussi raconté dans *Monsieur Gurdjieff* en expliquant pourquoi il avait rejoint les groupes, ce qu'il y avait fait et les raisons de son départ. Le poids du contexte et sa propre personnalité sont à prendre en compte. Sérant se dépeint en « jeune homme libre » tout autant que « mal à l'aise » et qui « étouffe » dans le monde de l'après-guerre. Mais s'il se met à « chercher du côté de l'âme et de l'éternel », Sérant ne peut se tourner vers la religion de son enfance³⁰, l'Église lui paraissant « trop compromise dans les turpitudes du siècle ». Si ses « révoltes » contre la religion catholique ont été « dominées » par la suite, lorsqu'il a découvert les mystiques et le thomisme, il n'en est alors rien et c'est donc avec « enthousiasme » qu'il se tourne vers la « technique » permettant de « donner à l'homme cette véritable liberté, cette liberté intérieure qui seule nous

²⁸ Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, op. cit., p. 461.

²⁹ *Ibid.*, p. 462.

³⁰ Son frère Louis s'emploie pourtant à faire en sorte qu'il rencontre Dom Aubourg (1887-1967) et vienne le visiter à Saint-Vigor ainsi que le montre une correspondance entre eux datée du 25 mai 1948 et du 20 octobre 1950. Par la suite, Dom Aubourg peut goûter la prose de Paul Sérant, qui lui a envoyé *Gardez vous à gauche* qu'il a lu et dont il écrit à Louis Salleron le 29 juillet 1956 : « Le fond, le ton m'en plaisent beaucoup. Il ne représente pas l'opinion régnante du milieu catholique ». Je remercie Sœur Ambroise-Dominique Salleron qui a consacré un ouvrage à Dom Aubourg, *Dom Aubourg. Un moine au cœur du monde*, Le Chesnay, Via Romana, 2020, de m'avoir communiqué cette correspondance qui montre l'intérêt de l'aîné pour son jeune frère, confirme sa quête spirituelle d'alors et l'intérêt de Sérant pour l'évolution du catholicisme, même si son frère et Dom Aubourg ne présentent guère sa proximité avec Louis Pauwels. Si Louis Salleron pouvait s'exclamer dans un *post scriptum* d'une lettre à Dom Aubourg du 10 mars 1964 : « Paul et Pauwels, c'est le jour et la nuit, à tous points de vue. (Dieu merci !) », le moine est beaucoup moins catégorique dans un courrier à Louis Salleron du 4 mai 1964 : « Est-il [Paul] si loin de Pauwels ? Je ne lui ai jamais caché. »

délivre du piège des illusions extérieures »³¹. La quête spirituelle est donc bien le point de départ de l'itinéraire éditorial d'un écrivain-publiste qui évoque encore des années plus tard son « besoin irrésistible d'élucider des questions entourées de mystère ou de confusion » et raconte être « passé de l'ésotérisme aux conflits idéologiques et à l'histoire contemporaine, et de ces derniers au régionalisme et à l'ethnisme » ; il explique également avoir été « attentif à son temps » et refusé « que la métaphysique devienne pour [lui] une sorte d'alibi pour ignorer l'histoire »³². Bien davantage que Gurdjieff, ce sont la figure de René Guénon et sa pensée qui sont essentielles. À sa mort, en 1951, Sérant lui rend hommage aussi bien dans le quotidien *Combat* que dans l'hebdomadaire *Rivarol*³³. Quelques mois plus tard, il publie une étude sur sa métaphysique dans le premier numéro des *Cahiers de la Pléiade*³⁴. Deux ans après, il lui consacre un essai³⁵ qu'un demi-siècle plus tard, Jean-Pierre Laurant, spécialiste bien connu de l'auteur de *La crise du monde moderne*, décrit comme « une biographie accompagnée d'une analyse de l'œuvre solidement argumentées »³⁶. L'intérêt de Sérant pour l'ésotérisme est profond et durable. Il publie ainsi en 1955 un essai remarqué, *Au seuil de l'ésotérisme*, dans une collection « Correspondances » que dirige alors Raymond Abellio³⁷. Entre temps, Sérant a fréquenté le Cercle d'Etudes Métaphysiques, créé en décembre 1953, sous

³¹ « Le récit de Paul Sérant », in Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, op. cit., p. 295.

³² Paul Sérant, *Des choses à dire*, op. cit., p. 37.

³³ « René Guénon, rénovateur des études ésotériques vient de mourir », *Combat*, n° 2028, 10 janvier 1951, p. 1 et 7. « Selon René Guénon, l'apparition d'un nouveau cycle de l'humanité doit consacrer la mort des idéologies modernes », *Rivarol*, 25 janvier 1951, p. 10, cité in Guillaume Enault, *Rivarol. Origines et développement d'un hebdomadaire d'opposition sous la Quatrième République, (1944-1958)*, thèse de doctorat d'histoire, Université de Bretagne occidentale, 2024, p. 347.

³⁴ « La métaphysique de René Guénon », *Cahiers de la Pléiade*, automne 1951-printemps 1952, cité in *Correspondance Chardonne/Paulhan*, édition présentée et annotée par Caroline Hoctan, préface de François Sureau, Paris, Stock, 1999, p. 223, note 2.

³⁵ Paul Sérant, *René Guénon*, Paris, La Colombe, 1953.

³⁶ Jean-Pierre Laurant, *René Guénon, les enjeux d'une lecture*, Paris, éditions, Dervy, 2006, p. 294. Xavier Accart, dans la somme qu'il consacre à la réception et l'influence de Guénon (*Guénon ou le renversement des clartés. Influence d'un métaphysicien sur la vie littéraire et intellectuelle française (1920-1970)*, préface d'Antoine Compagnon, Paris / Milan, EDITIT/ Archè, 2005) mentionne Sérant à de très nombreuses reprises.

³⁷ C'est en août 1954, à l'occasion d'un séjour dans la Valais et d'une rencontre avec Bernard Grasset, que ce dernier lui propose de créer une nouvelle collection, « Correspondances ». Elle n'a débouché que sur deux titres publiés, dont celui de Sérant (Raymond Abellio, *De la politique à la gnose*, op. cit., p. 238 et p. 271).

l'égide d'Abellio et qui a fait paraître, de juillet 1954 à septembre 1955 et sous une forme bimestrielle, un *Journal intérieur*³⁸.

Gurdjieff et les siens comme les cercles soucieux d'ésotérisme ne sont qu'un des milieux que fréquente Sérant au tournant des années cinquante. Il est également attiré par le débat politique et côtoie des hommes qui ont compté parmi les relèves des années trente³⁹. A l'instar de son frère qui y occupe une place de choix, on retrouve Sérant à la Fédération qui accueille principalement leur versant « spiritualiste » comme des anciens de la Jeune Droite (Jean-François Gravier, Thierry Maulnier) ou de l'Ordre nouveau (Robert Aron, Alexandre Marc) même si le pôle « réaliste » est représenté par Bertrand de Jouvenel ou Hyacinthe Dubreuil. N'oublions pas non plus le rôle qu'y jouent Daniel Halévy, Gabriel Marcel ou Gustave Thibon, un ami de Louis Salleron⁴⁰. Créée en 1944 sous l'égide d'André Voisin (ancien de *Courrier royal*, la revue du comte de Paris) et sous-titrée « Revue de l'Ordre vivant », cette publication est l'organe du Mouvement fédéraliste français⁴¹. Au début des années cinquante, Sérant y publie des études sur des penseurs qui lui sont chers, de René Guénon à Charles Maurras⁴². Paul Sérant est aussi proche des Hussards. Il participe à un célèbre numéro de juin 1955 de *La Parisienne*, issu d'une table ronde coordonnée par André Parinaud et réunissant Jacques Audiberti, Antoine Blondin, Jacques Laurent, Félicien Marceau et Roger Nimier. Le thème du jour est : « Existe-t-il un style littéraire de droite ? »⁴³. Relatant ce débat dans son *Histoire égoïste*, Jacques Laurent ne mentionne pas Sérant⁴⁴. Ce dernier y

³⁸ Nicolas Roberti, *Raymond Abellio 1944-1986, tome II, La structure et le miroir*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 102. Sur ce Cercle, voir également les témoignages in Jean-Pierre Lombard (dir), *Raymond Abellio*, Cahier de l'Herne, 1979, p. 371-387. Paul Sérant n'a pas participé au Cahier.

³⁹ Pour un panorama général, Olivier Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, PUF, 2002.

⁴⁰ La biographie précitée de Sœur Ambroise-Dominique Salleron mobilise une correspondance importante les deux hommes.

⁴¹ Sur ce mouvement, Veronika Heyde, « Le mouvement fédéraliste français. La Fédération 1944-1960 », *Revue d'histoire diplomatique*, 2003-2, p. 133-170. Sérant, à la différence de son frère, n'est pas cité dans cette étude fouillée.

⁴² « La pensée politique de René Guénon », *Fédération*, n° 87, avril 1952, p. 251-260 ; « Maurras et ses adversaires », *Fédération*, n° 96, janvier 1953, p. 60-62.

⁴³ Cet échange est reproduit in Jacques Laurent, *Les années 50*, Paris, la manufacture, 1989, p. 139-155.

⁴⁴ Jacques Laurent, *Histoire égoïste*, Paris, Folio [La Table ronde, 1976], p. 448-450. Voir aussi Alain Cresciucci, *Jacques Laurent à l'œuvre, itinéraire d'un enfant du siècle*, Paris, Pierre Guillaume de Roux, 2014, p. 199.

est pourtant prolixe, intervenant à sept reprises. C'est d'abord lui qui ouvre la discussion par un rappel historique sur ce qui a pu distinguer les idées de droite et de gauche de l'avant second conflit mondial aux années 1950. Mais Sérant intervient également pour traiter des écrivains évoqués au cours de cet échange, livrant son opinion sur les cas de Roger Peyrefitte, de Stendhal et Balzac, de Roger Vailland ou d'André Maurois. Enfin, sans se prononcer directement sur l'existence d'un « style de droite », Sérant questionne déjà les caractères majeurs de l'écrivain de droite dont il relève la part relative qu'il accorde à la politique, considérée par lui « comme un domaine empirique » en même temps qu'il insiste sur son caractère nécessairement individualiste⁴⁵. Ce voisinage de Sérant avec *La Parisienne* se traduit aussi par son association à la collection « Libelles », dirigée par François Michel, (un des soutiens de la revue de Jacques Laurent⁴⁶) et publiée par Jean-Claude Fasquelle, petit fils d'Eugène, aux origines de la maison d'édition éponyme. La collection « Libelles » est un marqueur important de l'histoire des Hussards dont elle « a renforcé le sentiment de mouvement littéraire en créant l'impression de complicité et de complexité⁴⁷ » entre une série d'auteurs au sein desquels Sérant fait bonne figure. Il y publie *Gardez vous à gauche*, qui compte parmi les tous premiers titres, aux côtés d'*Un testament de Staline* de Jean Cau et du livre de Bernard Frank, *Le Dernier des Mohicans*⁴⁸. L'ouvrage attire l'attention de Paul Morand, qui s'en ouvre à Jacques Chardonne dans un courrier du 27 juillet 1956 : « J'ai lu avec plaisir le *Gardez-vous à gauche* de Sérant ! Les dernières pages sont les plus brillantes. "Soyez communistes, mais pas cryptos." C'est sa conclusion⁴⁹ ».

Au tournant des années 1960 Sérant continue de publier dans des revues politico-littéraires au destin parfois peu assuré, comme *Les*

⁴⁵ « Existe-t-il un style littéraire de droite ? », in Jacques Laurent, *Les années 50*, op. cit., p. 146-154.

⁴⁶ Alain Cresciucci relève que *La Parisienne* « se domiciliait avenue de Tourville dans un grenier (un loft des années cinquante) appartenant à un mondain, François Michel » (Alain Cresciucci, *Jacques Laurent à l'œuvre, itinéraire d'un enfant du siècle*, op. cit., p. 176).

⁴⁷ Marc Dambre, Roger Nimier. *Hussard du demi-siècle*, Paris, Flammarion, 1989, p. 429.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 437-438.

⁴⁹ Paul Morand, Jacques Chardonne, *Correspondance Tome I, 1949-1960*, édition établie et annotée par Philippe Delpuech, préface de Michel Déon, Paris, Gallimard, 2013, p. 99.

Essais, publication luxueuse où écrit également Jean Paulhan⁵⁰, *Accent grave*, dont le rédacteur en chef est Bernard George⁵¹ ou encore *Défense de l'Occident*, la revue de Maurice Bardèche qu'il abandonne en 1962⁵². Dans le même temps Sérant est un collaborateur régulier de la *Revue des deux mondes* dirigés alors par Claude-Joseph Gignoux dont l'historiographie retient d'abord l'importance de ses fonctions à la tête de la Confédération générale de la Production française de 1936 à 1940. Mais lorsque Sérant fait sa connaissance, il n'est plus un dirigeant patronal en vue quoiqu'il n'ait pas cessé d'occuper « une place essentiellement morale »⁵³ dans ce milieu. Le Gignoux que fréquente Sérant est l'essayiste spécialiste de Joseph de Maistre et le directeur de la *Revue des deux mondes* (à partir de 1954). Un directeur décrit comme un « homme vraiment cultivé, et un vrai libéral »⁵⁴. La vénérable revue ouvre largement ses colonnes à Sérant qui y publie 46 contributions entre 1955 et 1966. Ces dernières sont de deux ordres : articles et études mais aussi une chronique des « idées », Sérant recensant et commentant des essais majeurs du temps (de Robert Aron à Edgar Morin) et livrant ses commentaires sur l'actualité. Sérant peut alors être considéré comme un essayiste en vue des droites non gaullistes. À sa critique historique du gaullisme des années 1940 dont attestent *Les vaincus de la libération*

⁵⁰ Sérant y a consacré une étude à Morand, laquelle est repérée avec avidité par Chardonne qui s'en ouvre à l'intéressé le 6 octobre 1959 : « Il y a six pages sur vous de Paul Sérant ; sur votre cas (Académie) dans une bonne intention » (Paul Morand, Jacques Chardonne, *Correspondance Tome I, 1949-1960*, op. cit., p. 771). « Le Sérant [...] est très sympathique » commente Morand trois jours plus tard (*Ibid.*, p. 774).

⁵¹ *Accent grave*. La *Revue de l'Occident* publie quatre numéros entre janvier et avril 1963. Son n° 3 indique un comité de patronage où Sérant côtoie notamment Michel Déon et Roland Laudénbach. Sérant y publie trois textes : « Hier et aujourd'hui. Morand à Londres », *Accent grave*, n° 2, février 1963, p. 61-68 ; « Schacht à Alger », *Accent grave*, n° 3, mars 1963, p. 50-57 ; « Simple note sur la subversion », *Accent grave*, n° 4, février 1963, p. 15-19.

⁵² Paul Sérant a participé, sur fond de guerre d'Algérie, aux débuts de la seconde série de la revue qui débute en 1960 en lui donnant 14 articles. Il se sépare cependant de Bardèche car il ne partage nullement ses positions sur les démocraties occidentales et sur la question juive à l'heure où le « révisionnisme » se développe, sous l'égide notamment de Bardèche. De son côté, Bardèche l'a décrit comme quelqu'un qui n'était pas un « combattant politique », mais « très sentimental, très charmant, un peu rêveur et un peu fillette » (Ghislaine Desbuissons, *Itinéraire d'un intellectuel fasciste, Maurice Bardèche*, thèse de doctorat d'histoire du 20^e siècle, IEP de Paris, 1990, p. 88-90 et p. 498).

⁵³ Gilles Richard, « Claude-Joseph Gignoux 1890-1966 », in Jean-Claude Daumas (dir), *Dictionnaire historique des patrons français*, Paris, Flammarion, p. 326.

⁵⁴ Paul Sérant, *Des choses à dire*, op. cit., p. 57.

et les comptes rendus détaillés des ouvrages de l'homme du 18 juin⁵⁵, s'ajoute une opposition au gaullisme au pouvoir symbolisée par sa défense de l'Algérie française. Elle se mesure aux commentaires nourris et favorables qu'il propose d'ouvrages de Michel Déon⁵⁶ ou de Jacques Soustelle dont il trouve « particulièrement émouvant » *L'espérance trahie* mais auquel il fait remarquer qu'il n'a pas compris la politique pourtant prévisible du général de Gaulle. Ce dernier est dépeint par Sérant comme un otage du progressisme et du communisme soucieux d'inscrire son action « “dans le sens de l'histoire” » et un dirigeant qui, de 1940 à 1962, « ne montre de considération que pour ceux qui le suivent et lui font totalement confiance ». Pour Sérant, de Gaulle « est resté fidèle à sa personnalité en brisant le mouvement du 13 mai, comme il avait auparavant brisé tout ce qui avait des vues différentes des siennes sur la Résistance et la Libération⁵⁷. » Le bilan des conditions du départ de la France d'Algérie que dresse Sérant, en s'appuyant aussi bien sur les écrits du Bachaga Boualam que sur ceux de l'économiste Maurice Allais est sans concession : « le plus grave [...] c'est la manière dont ceux qui avaient fait confiance à la France ont été traités par elle, ou du moins par ses autorités⁵⁸ ».

L'anti-de Gaulle pour Sérant serait-il Salazar, comme pour nombre de maurassiens qui, de Massis à Déon, l'ont célébré⁵⁹ et dont lui-même, qui l'a rencontré au printemps de 1958, salue « la vraie grandeur »⁶⁰ ? En introduisant son essai *Salazar et son temps*, Sérant a pris le soin de souligner n'être « en aucune manière un salazariste systématique » ni même un « salazariste, au sens où d'autres sont, par exemple, titistes ou castristes ». Mais Sérant « n'accepte pas l'antisalazarisme auquel beaucoup d'Occidentaux sacrifient en compagnie des communistes

⁵⁵ En particulier « Enseignements de l'histoire contemporaine », *Revue des deux mondes*, 15 septembre 1956, p. 334-338 où il commente les *Mémoires de guerre*.

⁵⁶ Dans « L'Algérie et l'inquiétude occidentale », Sérant commente l'ouvrage de Déon *L'Armée d'Algérie et la pacification* (*Revue des deux mondes*, 15 septembre 1959, p. 355-357).

⁵⁷ *Revue des deux mondes*, 15 juin 1962, p. 587-588.

⁵⁸ « Autour de la Méditerranée », *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1963, p. 265. Dans cette chronique Sérant commente *Mon pays la France* du Bachaga Boualam et *L'Algérie d'Evian* de Maurice Allais. Sur ce dernier, Olivier Dard, « Jalons pour une approche de l'itinéraire politique de Maurice Allais », in Arnaud Diemer, Jérôme Lallemand, Bertrand Munier (dir), *Maurice Allais et la science économique*, Paris, Clément Juglar, 2010, en particulier p. 180-185.

⁵⁹ Olivier Dard, Ana Isabel Sardinha, *Célébrer Salazar en France (1930-1974). Du philosalarisme au salazarisme français*, Bruxelles, Peter Lang, 2018.

⁶⁰ Paul Sérant, *Salazar et son temps*, Paris, Les sept couleurs, 1961, p. 202.

depuis l'affaire du Santa Maria»⁶¹. D'après lui, Sérant, Salazar n'a pas « créé un régime politique modèle » et il donne crédit à certaines propositions de l'opposition portugaise. Mais Sérant refuse de partager l'antisalazarisme de libéraux auxquels il reproche une complaisance inadmissible à l'égard du communisme et « un étrange illogisme » qu'il explique par leur « croyance au fameux "sens de l'histoire" » : « Si l'on doit entretenir de bons rapports avec les États communistes malgré la suppression de toute vie démocratique dans ces États, pourquoi faudrait-il entretenir de mauvais rapports avec des États qui ne sont pas non plus démocratiques, mais qui sont pro-occidentaux ? » Et Sérant de questionner ses contemporains : « Pourquoi certains démocrates français et occidentaux n'ont-ils qu'hostilité envers cet ami fidèle de la France et de l'Occident qu'est Salazar ? Parce qu'il est le chef d'un gouvernement autoritaire ? Pourquoi réservent-ils leur compréhension, leurs concessions, leurs sourires à des chefs de gouvernement non moins autoritaires, et même beaucoup plus autoritaires, mais de surcroît antioccidentaux ? »⁶² Surtout, Sérant, s'adressant à « un jeune portugais de l'opposition » dresse un parallèle instructif entre l'histoire française et l'histoire portugaise au vingtième siècle. D'abord, de l'entre-deux-guerres en proposant un jeu de miroir entre Edouard Daladier, président du Conseil en 1938-1940 et « un homme tel que Salazar » qui, « s'il s'était trouvé à la tête de la France dans ces années décisives, aurait peut-être épargné ce cortège de malheurs à son pays : par là même, il n'eut pas seulement sauvé son pays, mais aussi l'Europe. » Concernant les années 1960, Sérant propose un autre parallèle, cette fois entre Salazar et de Gaulle, sur fond de restauration nécessaire de l'exécutif et de limitation des libertés, notamment parlementaires : « Personnellement, je ne suis pas ce qu'on appelle "gaulliste" : je suis cependant convaincu que la restauration de l'exécutif était indispensable, et que si un autre que de Gaulle l'avait effectuée – ce que j'eusse préféré- il aurait dû, lui-aussi, restreindre nos libertés»⁶³.

Auteur reconnu durant les années 1960, Sérant voit son étoile pâlir au début des années 1970. Il collabore au *Figaro* où il a été recommandé par Paul Morand qui « a demandé à Jean d'O [rmesson] de prendre

⁶¹ *Ibid.*, p. 9.

⁶² *Ibid.*, pp. 10-11.

⁶³ *Ibid.*, p. 187.

quelques chroniques à Paul Sérant»⁶⁴ de même qu'il écrit dans *l'Aurore*. Paul Sérant figure aussi parmi les membres du comité d'honneur de l'Institut d'Etudes Occidentales (IEO) lancé par Thierry Maulnier, Dominique Venner et Jean-Claude Bardet à l'automne 1968⁶⁵ et compte parmi les soutiens du Groupement de Recherches et d'Etudes sur la Civilisation Européenne (GRECE) et de la Nouvelle Droite (ND) naissante. En fait, les relations entre Sérant et les dirigeants de fondateurs de la ND remontent à une décennie. Comme l'a raconté Alain de Benoist, sa cheville ouvrière, *Le Romantisme fasciste* avait été « particulièrement en honneur chez les militants de la FEN », et Sérant comptait parmi les invités de la soirée inaugurale de la librairie l'Amitié créée en 1965 sous l'égide d'Europe-Action.⁶⁶ Certains des essais publiés par Sérant faisaient également l'objet d'une lecture attentive de la part d'Alain de Benoist. Ainsi, dans *Vu de droite*, ce dernier cite et commente Sérant pour ses écrits sur la Bretagne ou son dialogue avec Louis Pauwels⁶⁷. En bonne logique, Sérant est pressenti pour siéger dans le comité de patronage de la revue *Nouvelle Ecole* où il figure de 1970 à son retrait, à la fin de 1979⁶⁸. Entre temps, il a publié *Les dissidents de l'Action française* aux éditions Copernic liées à la Nouvelle Droite.

3. Le romantisme fasciste, une autobiographie à clés

Paru en 1959, *Le Romantisme fasciste* est le quatrième essai publié par Paul Sérant depuis celui de 1953 sur Guénon et le produit de son parcours personnel et intellectuel. Longtemps épuisé⁶⁹, le livre a

⁶⁴ Paul Morand, *Journal inutile*, tome II, 1973-1976, texte établi et annoté par Laurent et Véronique Boyer, Paris, Gallimard, p. 374 (22 novembre 1974).

⁶⁵ L'IEO organise chaque année un « colloque des intellectuels pour la liberté » et patronne la revue Cité-Liberté (Ludovic Morel, Thierry Maulnier. *De la Jeune Droite révolutionnaire à l'ordre établi ?*, thèse de doctorat d'histoire, université de Lorraine-Metz, 2012, p. 1007).

⁶⁶ Alain de Benoist, *Mémoire vive*. Entretiens avec François Bousquet, Paris, Editions de Fallois, 2012, p. 73 et p. 80. La FEN est la Fédération des étudiants nationalistes, animée alors principalement par Fabrice Laroche (Alain de Benoist) et François d'Orcival.

⁶⁷ Alain de Benoist, *Vu de droite*. *Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Copernic, 1977, p. 59 et p. 516 mais aussi pp. 385-387.

⁶⁸ Anne-Marie Duranton Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite. Le GRECE et son histoire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1988, p. 124 et p. 258. Voir la lettre de Sérant, in *Eléments*, 26, printemps 1978, p. 57-58.

⁶⁹ L'ouvrage a été réédité aux éditions Pierre Guillaume de Roux en 2017 puis dans la collection Krisis de La Nouvelle Librairie en 2023. Les références au texte seront tirées de cette dernière réédition.

pourtant été durablement cité et utilisé dans des synthèses sur le fascisme⁷⁰. Il n'est pas oublié des spécialistes et Emilio Gentile a souligné, en renvoyant à Sérant, que « ce n'est pas sans raison qu'on a parlé de "romantisme fasciste" pour définir une conception esthétique de la vie politique »⁷¹. C'est dire l'intérêt du volume à l'heure où le débat sur le « fascisme français » s'est sclérosé dans une controverse quarantenaire opposant Zeev Sternhell et les héritiers de René Rémond tandis que la question du fascisme des intellectuels, et notamment des écrivains, reste un objet d'étude de première importance. À ce titre, les six auteurs français (Alphonse de Châteaubriant, Abel Bonnard, Louis-Ferdinand Céline, Pierre Drieu La Rochelle, Robert Brasillach et Lucien Rebatet), amplement décortiqués par Sérant, restent des figures incontournables des années trente et quarante. Si le premier est aujourd'hui négligé, les cinq autres ont fait, depuis un demi-siècle, l'objet de nombreux travaux ; lesquels n'occultent nullement l'intérêt qu'il y a à relire ce qu'écrivait d'eux Sérant il y a plus d'un demi-siècle.

Sérant proclame dans l'introduction du *Romantisme fasciste* sa posture de « réserve » et son souci de « devoir s'effacer devant son objet ». S'il faut entendre par là son souci d'honnêteté intellectuelle et une volonté de serrer au plus près la pensée des écrivains dont il traite pour la restituer avec rigueur, il faut lui donner acte de sa démarche. Mais cette œuvre majeure de Sérant est aussi le produit de sa propre vie, de rencontres et de lectures accumulées, pour certaines, depuis l'adolescence. Elle peut donc se lire comme une autobiographie à clés marquée notamment par le choc provoqué chez lui par l'épuration.

Il le met en scène dans un roman de 1955, *Les inciviques*, dédié aux « AUX JEUNES GENS des années terribles ». Le vocable « inciviques » est emprunté à la Belgique où l'on désigne ainsi les épurés de l'après second conflit mondial. Il est largement utilisé par certains des personnages du roman éponyme de Sérant qui brosse le portrait de jeunes garçons engagés dans la Milice française⁷², fondée en janvier 1943 par l'État français, dirigée par Joseph Darnand (qui à partir d'août 1943 a revêtu l'uniforme de la Waffen SS) et devenue au fil des mois un

⁷⁰ Il figure en particulier dans les neuf titres proposés dans la synthèse de Pierre Milza et Marianne Benteli, *Le Fascisme au XX^e siècle*, Paris, Editions Richelieu, 1973, p. 394.

⁷¹ Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004, p. 140. Les italiques figurent dans la citation.

⁷² Paul Sérant, *Les inciviques*, Paris, Plon, 1955, p. 242 et suiv.

auxiliaire de l'occupant nazi dans sa lutte contre le « terrorisme » incarné alors par la Résistance. Dans une introduction, Sérant a précisé ses intentions : « Les principaux personnages de ce livre appartiennent à une organisation de partisans dont personne n'ignore en France qu'elle a commis des crimes affreux : les crimes de la guerre civile. En dépit de leur appartenance sincère à cette organisation, mes héros ne s'associent pas à ces crimes : voilà qui peut étonner »⁷³. Si Sérant dément que son livre puisse être assimilé à un « roman à thèse »⁷⁴, certains dialogues entre les jeunes miliciens sont instructifs pour comprendre que sa réflexion sur romantisme, esthétique et fascisme vient de loin :
 - « Permits-moi de te faire remarquer que je suis un esthète beaucoup moins romantique que toi... [...] »
 - Tu as raison avoua-t-il, je dois être romantique. Que veux-tu puisque c'est foutu, autant perdre honnêtement, autant avoir une attitude loyale »⁷⁵.

Cette exécution de l'épuration n'est pas seulement un objet littéraire. Il faut rappeler l'importance qu'a eue pour le jeune Salleron sa rencontre avec Robert Brasillach et l'amitié qui en est née. Si Sérant est un lecteur très averti de Drieu⁷⁶, il ne l'a jamais fréquenté. De même, aucune correspondance avec Céline ou Lucien Rebatet n'est attestée. Il en va tout autrement avec l'auteur de *Notre avant-guerre*. Brasillach est mis en scène dans *Les Inciviques* lorsque sont évoquées les différentes personnalités (Alphonse de Châteaubriant, Paul Chack, Drieu La Rochelle etc.) invitées par « la Maison des Jeunes de Nogent », rattachée au Secrétariat à la Jeunesse pour y « faire des causeries sur les grands problèmes de l'heure » : « La journée la plus réussie fut sans aucun doute celle de la visite de Brasillach. Les "intellectuels" de Nogent étaient stupéfaits de découvrir un homme aussi simple, aussi proche de leurs enthousiasmes et de leurs émotions. [...] Il disait aussi que le

⁷³ *Ibid.*, p. 9.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁷⁶ Dans son étude consacrée à la mise en parallèle de Drieu et de Jünger, Julien Hervier se réfère à différentes reprises à Sérant pour traiter de l'itinéraire politique ce dernier (*Deux individus contre l'histoire. Pierre Drieu La Rochelle, Ernst Jünger*, Paris, Klincksieck, avec l'aide de l'université de Poitiers, 1978, p. 121, 126, 338 et 362). Dans la somme qu'il consacre au « cas Drieu », Jean-Baptiste Bruneau souligne chez Sérant sa « connaissance des articles de Drieu » (Jean-Baptiste Bruneau, *Le « cas Drieu ». Drieu La Rochelle entre écriture et engagement. Débats, représentations et interprétations de 1917 à nos jours*, Paris, Eurédit, 2011, p. 181).

fascisme, avant d'être un système politique était un style de vie et une vision du monde qui pouvaient être vécus selon le génie propre de chaque pays »⁷⁷. Il faut rapprocher ce texte de la relation par Sérant, en 1955 également, des circonstances de son premier entretien avec Brasillach alors qu'il était étudiant en philosophie (comme des personnages des *Inciviques*) : « Pour moi, comme beaucoup d'autres étudiants parisiens des années de guerre, Robert Brasillach était un personnage étrange et prestigieux. Lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté -ce fut à l'occasion d'une des fêtes des élèves de l'Institut catholique, à laquelle un de mes camarades, organisateur très diligent, l'avait invité-, je fus tellement conquis par sa gentillesse que, surmontant ma timidité, je lui demandais quand il me serait possible de le revoir. C'est ainsi que je pris rang parmi les privilégiés qui de temps en temps retrouvaient Brasillach chez l'un ou chez l'autre, autour de la table d'un centre de jeunesse, à la terrasse d'un café ou à son propre domicile ». Paul Salle-ron est conquis par « son étonnante aptitude à la fraternité » et sa « parfaite simplicité »⁷⁸. Mais c'est après sa démission de *Je suis partout* (été 1943⁷⁹) qu'il a « commencé à le connaître vraiment »⁸⁰. Apprenti-poète, il lui soumet les vers qu'il écrit pour « exprimer la révolte de la jeunesse contre l'horreur et l'absurdité du temps », textes que Brasillach lit, commente et publie pour une part dans la *Chronique de Paris* à laquelle il collabore après son départ de *Je suis partout*. La politique n'est évidemment pas absente des conversations. Cependant, Sérant ne rapporte pas un échange pourtant capital concernant le désir exprimé par le cadet à l'aîné de rejoindre un réseau de résistance. Une conversation qui, selon Bardèche, aurait été transposée dans le roman de Brasillach *Six*

⁷⁷ Paul Sérant, *Les inciviques*, op. cit., p. 53-55.

⁷⁸ Paul Sérant, in « Le Souvenir de Robert Brasillach », *Défense de l'Occident*, n° spécial [21], février 1955, p. 88.

⁷⁹ Sur cette démission et les raisons qu'en donne Brasillach, voir son *Journal d'un homme occupé*, Paris, Les sept couleurs, 1955, p. 248-249 (14 août 1943). On retiendra le refus d'une « dénationalisation » de celui qui se proclame « germanophile et Français, Français plus que national-socialiste pour le dire. » Ce qui le conduit quelques lignes plus loin à ironiser sur la « devise » qu'il prête alors à *Je suis partout*, « "le fascisme, le fascisme seul" » et qu'il assimile à « du Maurrassisme à l'envers » en paraphrasant le célèbre slogan de Maurras « La France seule ». Sur la crise dans son ensemble, Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout 1930-1944, Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table ronde, 1973, p. 367-368.

⁸⁰ Paul Sérant, in « Le Souvenir de Robert Brasillach », op. cit., p. 92.

heures à perdre rédigé entre février et mai 1944⁸¹ : « Il s'agissait de donner des conseils à l'un d'eux qui voulait s'engager dans je ne sais quelle entreprise de conspiration, comme il y en a aujourd'hui. Celui qui parlait le plus raisonnablement était bien connu pour ses sentiments tout à l'opposé de pareilles manœuvres. Mais quand il raisonnait l'autre, il essayait d'abord de se mettre à sa place, et ne lui disait rien que ne lui aurait dit le plus consciencieux des réfractaires, simplement pour voir comment allaient se passer les choses. Et l'autre lui demandait conseil en toute confiance, persuadé non seulement qu'il ne serait pas trahi, mais encore qu'il serait exactement conseillé pour son propre bien, et, si l'on peut dire, dans le sens de son opinion »⁸². Sérant ne s'étend pas non plus sur les derniers mois de l'écrivain et sur leurs rencontres de l'été 1944 que Brasillach évoque dans le *Journal d'un homme occupé* : « Je revoyais donc les garçons que j'avais connus en allant camper dans la Maison des Jeunes de Brunoy, Maurice F., Jacques L., et mon cher poète Paul S. qui s'était inscrit dans un mouvement de résistance »⁸³. Sérant se contente de narrer leur ultime entretien : « La dernière fois que je le vis, avant qu'il se livrât à la justice, ce fut pour lui proposer de le mettre en rapport avec un membre de la Résistance qui eût désiré à l'aider à trouver un logement. Il me dit simplement qu'il disposait déjà d'une chambre où il se cacherait quelques semaines »⁸⁴. L'emprisonnement n'empêche pas les contacts et Sérant s'efforce, sans succès, de saluer Brasillach dans un couloir lorsque ce dernier est convoqué chez le juge d'instruction : ce dernier raconte qu'à cette occasion il avait « eu le plaisir, pourtant, d'apercevoir deux jeunes garçons, Paul S. [...] qui avaient voulu venir me serrer la main, et qui s'étaient mis avec une gentillesse exquise à la disposition de mon avocat pour effectuer toutes les recherches qu'il voudrait dans les journaux »⁸⁵. Sérant fait enfin partie des correspondants de l'écrivain lorsque celui-ci est interné à Fresnes ; une correspondance sur laquelle l'information est embryonnaire mais dont un extrait de Brasillach donne un éclairage : « La bouffonnerie se

⁸¹ Anne Brassié, *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 288. Anne Brassié fait référence à la préface de Bardèche qui figure dans l'édition de ce roman dans les *Œuvres complètes* (tome III) parues au club de l'Honnête homme.

⁸² Robert Brasillach, *Six heures à perdre*, Paris, Plon, 1953, p. 202-203.

⁸³ Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, op. cit., p. 280.

⁸⁴ Paul Sérant, « Le Souvenir de Robert Brasillach », op. cit., p. 94.

⁸⁵ Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, op. cit., p. 335.

mêle trop au tragique et à la mauvaise foi pour qu'on n'ait pas souvent envie d'en rire... Je n'ai jamais cru sur terre qu'à l'affection des miens et à l'amitié : je ne puis dire que je sois déçu au contraire »⁸⁶. Le procès et l'exécution de Brasillach ont gardé pour Sérant une valeur emblématique : « [...] c'est justement parce qu'il assumait rigoureusement, plus encore que sa propre défense, la défense de tous ceux qui avaient partagé ses espoirs, qu'il demeure à jamais, parmi les Français de toutes convictions, dans la lumière d'un honneur véritable »⁸⁷.

Le Romantisme fasciste est le produit de cette émotion douloureusement ressentie par son auteur. Mais le livre doit aussi beaucoup à l'essai consacré à Guénon. Sérant s'y réfère dans l'introduction du *Romantisme fasciste* pour le revendiquer comme un précédent : « J'ai adopté ici la même méthode que pour mon étude sur René Guénon. Le commentaire des textes choisis est réduit au minimum nécessaire pour la compréhension du lecteur et ce n'est qu'au terme du livre qu'on trouvera mes réflexions personnelles sur les sujets évoqués auparavant »⁸⁸. En fait, Sérant est beaucoup moins détaché qu'il ne le proclame. Son souci, affiché en fin d'introduction, est de contribuer à écarter chez ses contemporains toute velléité « d'établir une parenté entre le fascisme et les doctrines traditionnelles ». Il vise ici explicitement Simone de Beauvoir qui l'avait éreinté dans son « essai » sur « La pensée de droite aujourd'hui ». En 1959, Sérant est allusif à son sujet. Il lui avait vertement répondu quelques années plus tôt dans la *Revue des deux mondes* en soulignant que « l'homme de droite » qu'elle « dépeint [...] s'identifie au "salaud" de la littérature existentialiste »⁸⁹. Mais la lecture de *Privilèges* permet de retrouver le passage implicitement visé. Après avoir ironisé sur « les rêveries fumeuses d'un Guénon qui déchiffre à travers d'obscures symboliques la fin prochaine de l'Occident » et la redécouverte de « la philosophie hindoue, en tant qu'elle est cosmologique, antihistorique et qu'elle prêche la non-action », la philosophe dénonce les lectures cycliques de l'histoire pour enchaîner sur Spengler : « l'Occident est entré depuis longtemps dans son déclin : mais Spengler croyait encore que le césarisme pourrait en retarder la mort, il prêchait

⁸⁶ Cité in Anne Brassié, *op. cit.*, p. 326. La lettre n'est pas datée. Anne Brassié indique avoir passé trois ans à consulter les archives de Brasillach conservées par Suzanne et Maurice Bardèche.

⁸⁷ Paul Sérant, « Le Souvenir de Robert Brasillach », *op. cit.*, p. 94.

⁸⁸ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, *op. cit.*, p. 49.

⁸⁹ Paul Sérant, « Libertés et Privilèges », *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1955, p. 730.

en termes à peine voilés l'engagement fasciste. Tous ses espoirs démentis, la droite pense à présent la catastrophe imminente, l'action impuissante »⁹⁰. À lire ce passage, Sérant s'est peut-être senti doublement visé. D'abord, parce qu'à l'heure de « l'engagement » triomphant, Sérant racontait son dégoût des « belles années » de l'après-guerre : « Et pourtant, je suis mal à l'aise, j'étouffe dans le monde qui m'est offert. Autour de moi, c'est un déluge de crimes et d'absurdités. Comment faire pour croire à l'avenir ? L'avenir, c'est la justice soviétique ou la bombe atomique - ou peut-être l'une après l'autre. Autour de moi, cependant on s'"engage" beaucoup : les formations ne manquent pas, à l'avant comme à l'arrière (surtout à l'arrière). Mais je suis irréductible : le sort atroce réservé aux "collabos" sincères que l'on massacre en série, alors que les trafiquants de l'occupation jouissent d'une prospérité accrue, suffit à m'ôter toute velléité de "service" »⁹¹. Ensuite, parce que Beauvoir s'en prend à un auteur qui lui est cher et procède à des amalgames qu'il entend réfuter : « Les idéologies modernes ne sauraient être confondues avec les doctrines traditionnelles, même lorsqu'elles empruntent tel ou tel élément de ces doctrines, ou invoquent leur autorité. C'est précisément pour diffuser de semblables confusions que j'écris mes livres »⁹².

Avant de publier le *Romantisme fasciste*, Sérant a déjà réfléchi et écrit sur le fascisme. Son hommage précité à Brasillach n'est pas seulement une évocation de souvenirs. Il propose une première esquisse de la définition du fascisme brasillachien qui doit être largement citée :

« Cent textes le prouvent : pour Brasillach, le fascisme est à la fois une éthique et une esthétique. Éthique qui fut à l'origine, me semble-t-il, celle du défi : il est plaisant de proclamer "je suis fasciste" à la face de millions d'"intellectuels" démocrates qui ont attribué au fascisme, dans leur religion laïque, le rôle du Diable. Mais qu'on me comprenne bien : le fascisme n'est pas seulement pour Brasillach une sorte d'affirmation non-conformiste. Il est allé en Espagne, en Allemagne, et là, il a vu des peuples qui ont renoncé à l'égalitarisme et à la lutte des classes, pour communier dans la ferveur d'une mystique nouvelle, inspiratrice d'un nouveau style de vie. Il souhaite alors pour son pays le même miracle.

⁹⁰ Simone de Beauvoir, *Privilèges*, op. cit., p. 137. Voir aussi p. 147-148 et les développements sur « l'importance du Maître », la question des initiés, ou l'attirance d'Hitler pour les horoscopes... et « l'accueil chaleureux » par « la droite » des livres de Guénon.

⁹¹ « Le récit de Paul Sérant », in Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, op. cit., p. 295.

⁹² Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 50.

Comment ne l'eût-il pas espéré en 40 d'une Révolution nationale qui prétendait couper les ponts avec l'ancien régime de décadence ? D'autre part, son contact avec l'Allemagne lui a fait perdre tout jacobinisme – et jusqu'à cette part de jacobinisme qui s'est greffée, quoi qu'on en dise, dans la tradition d'Action française. Pour Brasillach, choisir la collaboration, c'était avant tout rompre avec les limites du nationalisme de sa jeunesse et, pour la France, choisir l'Europe. De plus, les combats de 40 et la captivité l'avaient dégoûté de la guerre : il voyait dans la collaboration l'occasion historique de mettre fin à l'interminable conflit des deux peuples, en même temps que la possibilité d'une renaissance française. Telles furent les composantes essentielles de son fascisme, où l'on chercherait vainement le moindre goût pour la Tyrannie⁹³.

Les « chroniques » de la *Revue des deux mondes* montrent Sérant soucieux de définir le fascisme. Il suit de près les publications concernant l'auteur de *Notre avant-guerre* et rend un hommage appuyé au Brasillach de Jean Madiran, centré sur sa pièce *La Reine de Césarée* et les polémiques qu'elle suscita lorsqu'elle fut montée pour la première fois en 1957⁹⁴. Il le qualifie de « meilleure étude parue à ce jour sur Brasillach »⁹⁵ et enchaîne avec une analyse sur la relation entre l'écrivain, la politique et le fascisme qui préfigure son essai de 1959. Le fascisme est également au centre de son commentaire chaleureux des *Principes d'action* de Salazar publiés en 1956⁹⁶. Sérant ne se contente pas de louer dans l'Estado novo « la stabilité qui nous fait défaut » et la « sagesse empirique » qui imprègne « toutes les décisions du Président Salazar. » Il entreprend de démontrer que le salazarisme n'est pas un fascisme et de définir ce dernier : « le fascisme suppose l'existence d'un parti unique en même temps que le maintien de l'opinion dans un état d'excitation permanente, créé par une mystique à la fois révolutionnaire et impérialiste. Il n'y a rien de tel au Portugal »⁹⁷.

⁹³ « Le Souvenir de Robert Brasillach », op. cit., p. 91-92. Les italiques et majuscules figurent dans le texte original.

⁹⁴ Écrite en 1940 pendant les premiers mois de la captivité de l'écrivain en Allemagne, la pièce fut publiée dans *La Chronique de Paris* en 1944 puis en volume dix ans plus tard. En 1957, suite à des protestations dénonçant le fascisme et l'antisémitisme de la pièce, celle-ci dut être interrompue. Elle fut montée de nouveau en 1973 au Théâtre Moderne (voir le numéro de *L'Avant-scène Théâtre*, n° 523, 1^{er} août 1973 qui lui est consacré).

⁹⁵ Paul Sérant, « Les idées », *Revue des deux mondes*, 15 mai 1959, p. 343. L'ouvrage de Jean Madiran est intitulé *Brasillach* et édité par le Club du Luxembourg en 1958. Sérant y est mentionné à propos des *Inciviques*, p. 249.

⁹⁶ L'ouvrage est publié chez Fayard avec une préface de Pierre Gaxotte et un « Portrait de Salazar » de Gustave Thibon.

⁹⁷ Paul Sérant, « Enseignements de l'histoire contemporaine », *Revue des deux mondes*, 15 septembre 1956, p. 340-341.

Mais c'est au travers de son essai *Où va la droite ?* rédigé en janvier-février 1958 (avant le 13 mai et le retour au pouvoir du général de Gaulle), et qui prolonge son *Gardez vous à gauche* publié en 1956 que Sérant pose les jalons les plus solides de son livre de 1959. Il y aborde crûment ce qu'il appelle « la tentation fasciste ». Il ne s'agit pas seulement pour le publiciste de montrer à ses lecteurs (et en particulier aux « jeunes ») l'inconséquence d'un « fascisme français » qui, en 1958, ambitionnerait de remplacer la Quatrième République mais de dresser également un bilan des fascismes au pouvoir jusqu'en 1945. Sur le premier point, Sérant constate que malgré le poids des « suffrages anticonstitutionnels » (parmi lesquels il range les votes gaullistes), « le fascisme français appartient aujourd'hui au domaine des rêves ». Et ce pour trois raisons : l'absence d'un « chef » (« il n'y a pas de fascisme sans chef »), l'insuffisance d'un « climat nationaliste » et enfin ses conséquences diplomatiques désastreuses : un tel régime « susciterait immédiatement l'hostilité des pays étrangers et plus particulièrement du monde anglo-saxon »⁹⁸. Mais Sérant va plus loin. Après avoir écarté les vœux de Pierre Dominique appelant dans *Rivarol* à l'avènement d'un Salazar français, il s'adresse « aux jeunes romantiques de notre temps » dans un registre qui préfigure celui du *Romantisme fasciste* qu'il a commencé à rédiger depuis 1957 : « On comprend qu'ils admirent le style que les régimes fascistes avaient su créer, et qui leur valut l'enthousiasme non seulement de Brasillach et de Drieu, mais de Rainer Maria Rilke, d'Ezra Pound, de Knut Hamsun. Mais songent-ils assez à la manière dont ces régimes ont trahi les espérances que tant de jeunes hommes avaient mises en eux ? Songent-ils assez à la fureur nihiliste de l'hitlérisme, au massacre des “minorités raciales” ? »⁹⁹. La suite du propos est encore plus éclairante quant aux intentions et à la démarche de Sérant qui combine mise en garde et mise en exergue des grands aînés : « On voudrait que les jeunes fascistes d'aujourd'hui, qui découvrent Brasillach et Drieu, tiennent compte de l'évolution des deux grands écrivains dans les derniers temps de la seconde guerre mondiale : qu'ils n'ignorent pas de Drieu, *Bilan fasciste* et *Récit secret*, de Brasillach, l'admirable *Lettre à un jeune soldat de la classe 60* ». Et Sérant de conclure en forme

⁹⁸ Paul Sérant, *Où va droite ?*, préface de Marcel Aymé, Paris, Plon, 1958, p. 16-17.

⁹⁹ On relèvera que cette question est déjà abordée dans *Les inciviques*, op. cit., p. 204-205 et p. 215-216 où il est question des chambres à gaz et du « système d'extermination » nazi.

de jugement : « Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont succombé sous les coups de la coalition alliée que les régimes national-socialiste et fasciste n'ont plus d'avenir politique, c'est aussi à cause de leur destruction des libertés »¹⁰⁰. Avocat empathique et compréhensif des fascistes d'hier, Sérant n'est alors nullement partisan d'un quelconque néofascisme¹⁰¹. Il est sur ce point tout à fait explicite en formulant ses vœux pour la France de 1958, engluée dans les dysfonctionnements de la Quatrième République et la guerre d'Algérie : « Les Français qui songent au fascisme doivent donc se demander si la mystique nationaliste inhérente à celui-ci est compatible avec les exigences de l'ordre supra-national, et d'abord de la construction européenne¹⁰². Ils doivent aussi se souvenir que, comme tous les autres peuples européens, le peuple de France aspire à la consolidation des libertés fondamentales, et non pas à leur anéantissement. [...] Le problème français est [...] de mettre fin à la dictature d'Assemblée comme aux monopoles de fait de certaines coteries, et de redonner à l'exécutif l'autorité qui lui fait défaut. C'est donc à l'avènement d'une France plus démocratique au sens anglo-saxon du terme qu'il faut travailler. Il s'avère de plus en plus que ce but sera mieux atteint par la réforme des institutions que par une action insurrectionnelle, qui risquerait de susciter la guerre civile. D'où les limites pratiques, sinon théoriques d'un antidémocratisme français »¹⁰³.

4. Six écrivains passes au crible

Si *Le Romantisme fasciste* sonne comme un titre générique, le sous-titre, « Étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français » est beaucoup plus précis. Les premières lignes de l'introduction mettent clairement les choses au point : « Ce livre n'est pas une étude sur le fascisme en général, ni une étude sur les mouvements politiques français qui s'inspirèrent de Mussolini ou de Hitler. C'est une étude sur la pensée de six écrivains français, très différents par leurs personnalités comme

¹⁰⁰ Paul Sérant, *Où va droite ?*, op. cit., p. 20-21.

¹⁰¹ La question a déjà été posée dans *Les inciviques* en conclusion des *Inciviques*, op. cit., p. 242-251. Un seul des personnages défend l'idée d'une « action fasciste » en 1954 et ce contre ses anciens amis miliciens.

¹⁰² Sérant est acquis à son principe et souligne (*Où va la droite ?* op. cit., p. 140) : « Le concept de souveraineté nationale tel qu'il existait en Europe avant la seconde guerre mondiale est désormais privé de sens. »

¹⁰³ Paul Sérant, *Où va droite ?*, op. cit., p. 129-130.

par leurs œuvres, mais qui, dès l'avant-guerre, se rejoignirent par leurs réactions devant les événements français et internationaux»¹⁰⁴. Ces quelques phrases sont essentielles. Elles délimitent l'objet de l'analyse en même temps qu'elles en annoncent les sources qui sont précisées dans la bibliographie proposée. Cette dernière vaut que l'on s'y attarde car le livre est rédigé entre 1957 et 1959, c'est-à-dire à une époque où l'historiographie sur le fascisme, et notamment le « fascisme français » est dans les limbes.

À cette date en effet, seuls René Rémond¹⁰⁵ et Raoul Girardet ont posé la question de l'existence d'un fascisme français et entrepris de la traiter. Un article publié par ce dernier en 1955 est fondamental à prendre en compte car lorsqu'il traite de Drieu, de Brasillach ou de Rebatet, Girardet note que davantage qu'à une doctrine, « le fascisme correspond beaucoup plus exactement à ce qu'il convient d'appeler un romantisme »¹⁰⁶. Il enchaîne ensuite en mettant en avant un « romantisme de l'action », une « mystique activiste » que « rejoint tout naturellement un autre romantisme : le romantisme du plein air, du sport, du courage physique » et enfin un « romantisme de la jeunesse ». La conclusion de Girardet fait songer à l'adresse de Sérant « aux jeunes romantiques de notre temps » lancée dans *Où va la droite ?* : « L'héritage du fascisme français risque de se trouver inclus dans tous les grands romantismes politiques de la France contemporaine »¹⁰⁷. Cette mise en regard appelle questionnement car dans la bibliographie abondante qu'il propose dans *Le Romantisme fasciste* Sérant ne fait pas figurer Raoul Girardet, ni même René Rémond. Le corpus sur lequel s'appuie l'essayiste est pourtant abondant de même que sa bibliographie, qu'un historien rangerait dans la catégorie des sources imprimées puisque voisinent des titres de Maurras, de Gide ou de Guéhenno. Faute d'informations, on ignore si Sérant n'a pas effectivement eu connaissance de ce texte paru dans une revue spécialisée de sciences humaines ou s'il l'aurait délibérément écarté pour mieux s'approprier cette formule de « romantisme fasciste ». À dire vrai, la seconde hypothèse paraît la moins

¹⁰⁴ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 47.

¹⁰⁵ René Rémond, « Y-a-t-il un fascisme français ? », *Terre humaine*, n° 7-8, juillet-août 1952 et *La Droite en France*, Paris, Aubier-Montaigne, 1954.

¹⁰⁶ Raoul Girardet, « Notes sur l'esprit d'un fascisme français (1934-1939) », *Revue française de Science politique*, juillet-septembre 1955, p. 532. Pour les citations suivantes, p. 533-534.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 546.

probable car dans son essai Sérant ne traite principalement du « romantisme », qu'à l'occasion d'un développement sur le romantisme de la jeunesse dont on sait la place qu'il tient dans *Les Inciviques*. Silencieux sur Girardet, Sérant marque en revanche sa dette à l'égard de Jean Turlais, tué en 1945 alors qu'il combattait dans les troupes françaises en Allemagne au printemps de 1945... après avoir été milicien¹⁰⁸, illustrant par son itinéraire ce propos que rapporte Sentein lorsque Turlais qui, comme Laudenbach et lui-même, refuse à la différence d'Antoine Blondin de se plier à l'obligation du STO s'en explique dans ces termes : « Eh ! pour qui le prend-on [Turlais] ? Fasciste français se dit-il : ce n'est pas pour aller cirer les bottes des fascistes allemands, ni les fabriquer, ni être leur valet d'armes. C'est pour se battre, avec eux peut-être, contre eux si ça se trouve »¹⁰⁹.

Turlais est un poète en herbe, meilleur ami de Roland Laudenbach et aux origines avec lui des éditions de la Table Ronde après avoir animé avec lui et François Sentein la revue *Prétexte*¹¹⁰. C'est le duo Turlais/Laudenbach qui a fait connaître Jean Genet à François Sentein en octobre 1942¹¹¹. Quelques mois plus tard, Turlais a publié en mai 1943 dans *Les*

¹⁰⁸ François Sentein raconte avoir reçu le 6 avril 1945 un coup de téléphone de Laudenbach lui apprenant la mort de Turlais. Laudenbach lui annonce que le décès est survenu en Alsace mais Sentein précise dans une note que Turlais, alors « caporal de tirailleurs marocains, avait été touché en plein cœur d'un éclat d'obus en montant au combat avec ses mortiers à Weingarten (Bade) », (François Sentein, *Minutes d'une autre année* (1945), Paris, Gallimard, p. 85 (6 avril 1945)). Roland Laudenbach présente Turlais comme un homme qui « ne serait obligé que par lui-même de rejoindre la Milice avant de s'engager dans l'armée française pour s'y faire tuer » (cité in Patrick Louis, *La Table Ronde : une aventure singulière*, Paris, La Table Ronde, 1992, p.23). Laudenbach a mis Turlais en scène dans un roman qu'il publia sous le nom de Michel Braspart aux éditions Albin Michel en 1951 sous le titre *La mauvaise carte*. Il y résume ainsi son engagement : « Il ne s'était engagé à la Milice, qui le perdait, et dans l'armée, qui le réhabilitait, que pour nous échapper : il avait hésité entre deux morts, dont celle qu'il choisit était la moins solitaire. » (p. 139).

¹⁰⁹ François Sentein, *Nouvelles minutes d'un libertin, (1942-1943)*, op. cit., p. 379. Sur Sentein, Mickaël Studnicki, « "Il faut écrire fort pour écrire bien..." » Lettres de Max Jacob à François Sentein (1942-1944) », dans *Les Cahiers Max Jacob* 17/18, Paris, Les Amis Max Jacob, 2017, p. 91-105 et Mickaël Studnicki, *Droites nationalistes et homosexualités en France. Des années 1870 aux années 2010*, préface d'Olivier Dard et Florence Tamagne, Paris, Sorbonne Université Presses, 2025.

¹¹⁰ Guillaume Gros, « Roland Laudenbach et La Table Ronde, Jacques Perret et Aspects de la France », in Michel Leymarie, Olivier Dard, Jeanyves Guérin, (éds), *Maurrassisme et littérature. L'Action française. Culture, société, politique IV*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 225.

¹¹¹ François Sentein, *Nouvelles minutes d'un libertin, (1942-1943)*, op. cit., p. 218 [15 octobre 1942]. Voir également Mickaël Studnicki, *Droites nationales, genre et homosexualités en France. Des années 1870 aux années 2010*, thèse de doctorat en histoire contemporaine, Sorbonne Université, 2020, p. 225.

Cahiers français (revue structurée autour des anciens de *Prétexte* et animée par Jean Le Marchand, ancien administrateur de *Combat*¹¹²) une « Introduction à l'histoire de la littérature fasciste »... d'Homère à Jean Genet dans laquelle il privilégiait « l'esthétique » comme élément de définition du fascisme¹¹³. Sentein, découvrant le texte résumait, ainsi dans son *Journal* la démarche de Turlais : « le fascisme n'est pas une conception politique ; c'est un état d'âme, sans doute esthétique. Il convient donc de le sentir dans ses expressions les plus fortes, les plus heureuses et les plus surnoises. C'est-à-dire dans la littérature »¹¹⁴. C'est bien ici la démarche de Sérant.

Le *Romantisme fasciste* frappe par la richesse de sa documentation dont la présentation en fin de volume ne rend qu'imparfaitement compte. Le publiciste ne s'est pas en effet contenté, notamment pour Drieu et Brasillach, d'utiliser leurs ouvrages. Il puise nombre de ses références dans la presse et les revues des années trente et quarante, ce qui invite à penser qu'il a lu une partie des articles cités dès cette époque et qu'il utilise une documentation personnelle conséquente. Fort de sa connaissance pointue des auteurs qu'il étudie, Sérant propose un vaste choix de citations qui illustrent les dix chapitres de son ouvrage. Le découpage thématique adopté ne néglige pas l'importance de la chronologie puisque le livre débute par un panorama de la « décadence française » considérée par ces écrivains pour s'achever par un chapitre intitulé : « Au-delà du fascisme ». Entre les deux, le lecteur est invité à partager des interrogations qui sont bien celles du fascisme français des années trente : « Ni droite ni gauche », « Nationaux et socialistes », « Le chef et le parti, la race et la jeunesse », « Paganisme ou christianisme ». Mais la guerre et ses suites sont traitées en trois chapitres : « La guerre ou la paix », « L'instant décisif » et « Une révolution avortée ». À chaque étape, Sérant juxtapose des présentations de chacun des auteurs considérés qui sont mis en regard les uns des autres. De ce fait, l'ouvrage peut se lire comme une forme d'anthologie commentée et dont la richesse procède de la qualité mais aussi de la longueur des

¹¹² Nicolas Kessler, *Histoire politique de la Jeune Droite (1929-1942). Une révolution conservatrice à la française*, préface de Jean-Louis Loubet del Bayle, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 339.

¹¹³ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 49. Ce texte de Turlais est reproduit en annexe du volume, p. 353-359.

¹¹⁴ François Sentein, *Nouvelles minutes d'un libertin, (1942-1943)*, op. cit., p. 323 (30 mai 1943).

citations proposées qui mettent le lecteur en contact direct avec des textes pour certains difficiles à mobiliser.

5. À la recherche du fascisme français

35

Sérant aborde le fascisme français sous le triple angle de sa définition, de ses potentialités et de son destin. Le sujet lui tient à cœur et l'essayiste, s'il s'appuie sur ses lectures, irrigue son propos de notations tirées de son statut de témoin et d'observateur d'un milieu qu'il a côtoyé de près. Il s'efforce d'en restituer les aspirations sans verser dans une quelconque héroïsation car l'histoire qu'il conte est celle d'un échec cuisant qu'il n'entend nullement mythifier.

Pour Sérant, le fascisme français existe mais surtout à l'état d'aspiration chez un certain nombre d'individus qui s'affirment comme fascistes, tout particulièrement après le 6 février 1934 que l'essayiste considère (en se référant à la presse allemande de l'époque) comme « l'aube du fascisme en France »¹¹⁵. Là est pour Sérant le point de départ et il néglige sans doute trop l'expérience du Faisceau de Georges Valois des années 1925-1926, validant le récit des tenants de la Jeune Droite des années trente et d'abord de Brasillach sur l'inconséquence de ce mouvement. Dans ses critères de définition du fascisme, Sérant met en avant des éléments tout à fait classiques qui renvoient au sentiment de « décadence » ressenti par ces fascistes, à leur volonté de dépasser le clivage droite/gauche ou encore à leur souci de réconciliation du socialisme et du fascisme (il sollicite ici beaucoup Drieu). Sérant n'oublie pas l'importance de l'antisémitisme ou l'accent mis sur la régénération par un corps revitalisé. Mais cette ébauche doctrinale ne saurait masquer une carence majeure qui brise toute potentialité de développement d'un fascisme français : il est dépourvu de chef à la différence des cas italien et allemand. Et, partant de là, d'un parti susceptible de devenir un parti hégémonique et unique, structurant l'État et la société. C'est un point essentiel de l'analyse de Sérant qui rappelle les espoirs et les désillusions suscités par Doriot et son Parti populaire français durant les années trente et la crise qui l'affecte et met en cause son chef à l'automne 1938 après Munich. Mais Sérant insiste surtout sur l'échec de Vichy à poser les bases d'un fascisme français. Car plus encore que les

¹¹⁵ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 87.

années trente, c'est la défaite et l'avènement de l'État français qui débouchent sur « l'instant décisif » qui aurait pu lui permettre de se développer. Or, il n'en fut rien : « La Révolution nationale devait révéler la grande faiblesse du fascisme en France puisque ni le Maréchal Pétain (« chargé d'ans autant que d'honneurs », selon le mot de Marcel Déat) ni Pierre Laval, à jamais marqué par sa formation parlementaire, ne pouvaient être des « chefs » fascistes. ». Ayant ensuite rappelé les cas de Doriot, Déat, Bucard, Deloncle, « sans parler de « chefs » de mouvements fantômes », Sérant énonce une proposition centrale de son analyse : « Le fascisme français a donc eu cette particularité d'être un fascisme sans chef - ce qui signifie qu'il n'a jamais existé que dans l'esprit d'un certain nombre d'individus »¹¹⁶. Lesquels de Brasillach à Céline en passant par Châteaubriant et Bonnard n'ont adhéré à aucun parti.

L'histoire du fascisme français durant la guerre et l'occupation est donc pour Sérant celle d'une tragédie et d'un immense malentendu que symbolisent les impasses d'une politique de l'État français fondée sur la collaboration et les velléités d'une « internationale fasciste » vantée par *Je suis partout* depuis les années trente. Le propos de Sérant est cinglant : « Après l'armistice, le fascisme français ne pouvait retrouver une chance véritable qu'avec le succès de la politique de Montoire c'est-à-dire la suppression de la ligne de démarcation, le retour des prisonniers et la conclusion d'une paix séparée entre la France et l'Allemagne. La prolongation de l'occupation avec toutes ses conséquences pour la population française ruinait les chances de tout mouvement fasciste français. L'association, dans l'esprit public, du mot fascisme avec le mot collaboration, quand la collaboration signifiait chaque jour davantage servitude accrue, faisait plus pour détruire le sentiment fasciste que n'importe quelle propagande antifasciste »¹¹⁷. Quant au « fascisme international », et à « l'illusion du fascisme français à son égard, Sérant, prolongeant le témoignage de l'ancien rédacteur en chef de *Révolution nationale*, Lucien Combelle, consigné dans *Les prisons de l'espérance*, relève : « On s'est étonné rétrospectivement que des militants politiques aient agi comme si l'internationale fasciste existait. On ne peut le comprendre qu'en tenant compte du choc psychologique provoqué par notre défaite de 1940, puis par l'éclatement de la guerre

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 114 et p. 314.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 315.

entre l'Allemagne et la Russie. Mais une internationale fasciste n'eût été concevable que si l'Allemagne hitlérienne avait dépassé les perspectives de l'impérialisme pour définir les valeurs d'une révolution européenne. Tel ne fut pas le cas. L'"Europe nouvelle" des nazis n'était en fait rien d'autre qu'un projet de domination allemande sur le continent européen »¹¹⁸. La conclusion est implacable pour les « fascistes français » : « ils furent les volontaires ou les apôtres d'une internationale à laquelle les dirigeants des puissances fascistes ne songeaient pas. » Il y a cependant, souligne Sérant, « plus grave : il y a la contradiction essentielle qui consiste, pour des fascistes, à plaider la cause d'une puissance occupante »¹¹⁹. Le propos de Sérant n'a rien de nouveau sous sa plume puisqu'il faisait tenir dans *Les Inciviques* au gaulliste Vignal le discours suivant adressé au milicien Jacques : « Vous vous rendez bien compte que le fascisme français actuel est une contradiction dans les termes. La première exigence du fascisme, c'est le nationalisme ; or à l'heure présente, le nationalisme est obligatoirement antiallemand »¹²⁰. En conséquence, le résultat d'un itinéraire de « collabo » ne peut déboucher que sur l'accusation de « trahison » sur laquelle Sérant a centré sa conclusion.

L'essayiste, paraphrasant Barrès, donne la parole aux représentants de « toutes les "familles spirituelles" qui composaient la Résistance »¹²¹ et qui, de Maurice Merleau-Ponty à Julien Benda, ont fait le procès des collaborateurs. De façon plus originale il insiste sur le procès intenté contre ces « fascistes » par celui qu'il qualifie de « maître » du « nationalisme dit "attentiste" »¹²², à savoir Charles Maurras. Deux décennies avant de publier *Les dissidents de l'Action française* où il revient sur le cas Brasillach, Sérant ferraille contre le chef de l'Action française et entreprend de lui attribuer sa part de responsabilité dans le destin et l'évolution de ces fascistes français dont une partie (Brasillach, Rebatet) compte parmi ses disciples. Fort justement, Sérant souligne que Maurras n'a jamais été partisan d'une collaboration assimilée au « parti boche » ou au « clan des Ya ». Fin connaisseuse de la pensée du « Maître de Martigues », il met en évidence les différences doctrinales (nature

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 317.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 321.

¹²⁰ Paul Sérant, *Les inciviques*, op. cit., p. 84.

¹²¹ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 306.

¹²² *Ibid.*, p. 306.

de l'État etc.) qui séparent l'auteur de *Mes idées politiques* du fascisme italien. Mais, souligne Sérant, si Maurras a de tout de temps exécré Hitler¹²³, il n'en a pas moins éprouvé de la sympathie et de l'admiration pour Mussolini et Franco. Et c'est sur ce point que Sérant dénonce chez Maurras ce qu'il appelle un positionnement beaucoup trop « théorique » ou une « ligne de crête », « trop étroite et trop restrictive pour des hommes épris d'action. »¹²⁴ Comment, s'interroge Sérant, peut-on, à l'heure d'une alliance germano-italienne et d'un soutien des puissances de l'Axe à Franco tenir une position anti-allemande, pro-italienne et pro-franquiste ? Se plaçant du point de vue des jeunes maurrassiens, Sérant considère « que l'influence de leur maître [les] avait orientés vers le fascisme italien » et qu'ils en « vinrent [...] à penser que l'anti-hitlérisme persistant de leur vieux maître était plutôt le résultat de son éducation germanophobe et de son ignorance du monde germanique que la preuve de son réalisme politique. » Après l'armistice, enchaîne Sérant, pouvait-on « soutenir totalement le Maréchal et la Révolution nationale tout en refusant pratiquement la politique de collaboration » ? Position « par trop théorique et même chimérique » martèle-t-il en rappelant que « le principe de la collaboration franco-allemande avait été défini par le Maréchal dans le discours qu'il avait prononcé après l'entrevue de Montoire. » Si le mot n'est pas prononcé, c'est bien le procès de la doctrine maurrassienne de « La France seule » qu'entreprend Sérant. Il met ainsi l'accent sur les convergences repérables entre le maître et ses anciens disciples : « Les articles de Maurras sur ces différents sujets [l'application du statut des juifs etc.] ne sont pas moins violents que ceux des rédacteurs de *Je suis partout* ou des organes parisiens ». Mais les divergences sont rappelées : ces derniers prônaient la collaboration quand Maurras ne l'a jamais fait. Mais le résultat pour Sérant est que la position de Maurras s'avère illisible pour ses contemporains : « Et tandis que les collaborationnistes lui reprochaient son silence hostile à l'égard du problème franco-allemand, les résistants tiraient au contraire partie de ses campagnes contre les ennemis de l'Allemagne pour le mettre au nombre des "collaborateurs". » D'où, souligne à raison Sérant, « le paradoxe d'un Maurras jugé en et condamné

¹²³ Sur la relation de Maurras à l'Allemagne et au nazisme, Michel Grunewald, *De la France d'abord à la « France seule »*. L'Action française face au national-socialisme et au Troisième Reich, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2019.

¹²⁴ Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 309 et p. 312.

en 1945 en vertu d'une accusation qu'il portait lui-même contre la collaboration, y compris contre ceux de ses anciens disciples¹²⁵. » Mais Sérant va plus loin. Il établit un lien entre le maurrassisme, le fascisme et l'engagement collaborationniste d'écrivains comme Brasillach ou Rebatet : « ces maurrassiens virent [...] dans la collaboration l'occasion de faire enfin triompher ces principes politiques que l'*Action française* proclamait depuis trente ans sans pouvoir les imposer. La conviction des maurrassiens collaborationnistes fut que la victoire des démocraties rendrait définitivement impossible le maintien de ces principes. Et Maurras ? Maurras ne voulut jamais se poser la question en ces termes. Son nationalisme intransigeant ne pouvait admettre que le sort politique de la France fût lié au destin de puissances étrangères »¹²⁶. Revenant sur l'image de la « "ligne de crête" du nationalisme intégral », Sérant conclut qu'« elle empêchait Maurras d'admettre que le conflit en cours n'était plus seulement un conflit de puissances rivales, mais aussi un conflit d'idéologies irréductiblement opposées »¹²⁷.

Maurras et les siens, ou plutôt Maurras et ses « dissidents » : voilà beaucoup plus que la question du « romantisme fasciste » et la recherche de sa définition, le cœur même de l'interrogation de Paul Sérant poursuivie et développée vingt ans plus tard. Car si son approche privilégiée effectivement l'esthétique pour rendre compte de ce que fut l'engagement fasciste, son propos n'est nullement d'en proposer, à partir des auteurs français qu'il analyse, l'amorce d'une théorie générale. La démarche est autre. Il s'agit pour Sérant de mettre en scène avec sa plume et un arsenal de citations soigneusement choisies un dialogue *post-mortem* et jamais achevé entre lui-même, Maurras, et ses disciples devenus des « dissidents » (principalement Rebatet et Brasillach) quand ce n'est Drieu ou Combelle¹²⁸. Assurément, *Le Romantisme fasciste* ne se limite pas à ces auteurs et, comme Sérant en est le premier conscient, Céline ou Châteaubriant n'ont que peu à voir avec le chef de l'Action française. Mais si on se souvient que Sérant a précisé que c'est dans sa conclusion qu'il entendait véritablement se livrer, cette dernière, à travers les objets qu'elle aborde et les questions qu'elle traite

¹²⁵ *Ibid.*, p. 310.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 313.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 313.

¹²⁸ Voir en particulier son témoignage consigné dans *Péché d'orgueil*, Paris, Olivier Orban, 1978, p. 75 et suiv.

peut se lire comme une autobiographie intellectuelle ; celle d'un jeune garçon âgé de 18 ans en 1940, marqué par une Jeune Droite maurrassienne qu'il a lue et dont il rencontre, à travers Brasillach, une des incarnations majeures. Sa fascination ne conduit pas Sérant vers le collaborationnisme mais pour comprendre l'évolution d'un Brasillach, il s'interroge lui-même sur Maurras, sur son positionnement et ne peut se contenter du discours qui voit, après la guerre, les maurrassiens orthodoxes rejeter violemment ceux d'entre eux qui ont choisi le camp collaborationniste et qu'ils accusent de trahison. La responsabilité de Maurras est posée pour Sérant et il n'en a jamais démordu, partageant, des décennies plus tard, dans la conclusion d'une notice consacrée à Brasillach l'opinion de ceux qui « estimaient [...] non sans raison » que si Brasillach « avait cédé à certaines passions politiques violentes, c'était sous l'influence de Maurras, et que la responsabilité du "disciple" était nécessairement moins grande que celle du "maître" – qui, jugé lui aussi quelques jours plus tard, sauvait sa tête »¹²⁹. Ce point de vue est irrecevable par Raoul Girardet et les maurrassiens. *Le Romantisme fasciste* les dérange. Du côté de la *Nation française* de Pierre Boutang, c'est le propre frère de Sérant, Louis Salleron, qui publie une recension, au final bien peu fraternelle¹³⁰. En fait Louis Salleron ne discute nullement le contenu des thèses de l'ouvrage et s'interroge d'abord sur l'intérêt même de son objet en déplorant que ce livre ne soit pas une étude de fond du fascisme. Une étude que Sérant, de son aveu même, n'a pas voulu entreprendre. C'est pourtant le livre qu'aurait aimé lire Louis Salleron qui propose un titre : « Qu'est-ce que le fascisme ? » et une liste de questions organisées en neuf entrées. La conclusion est cinglante, la dernière phrase exceptée : « Un essai de cent pages suffirait à clarifier tout cela. Dans la conclusion de son livre, Paul Sérant frôle obligatoirement le sujet. Je souhaiterais qu'il l'aborde carrément. Il est armé pour le traiter. » Une autre réaction marquante est celle de Pierre Debray (1922-1993). Venu du communisme au maurrassisme, rédacteur en chef de *L'ordre français* et admirateur affiché de Salazar, le futur fondateur du Rassemblement des Silencieux de l'Église évoque longuement l'ouvrage de Sérant dans une étude sur « Maurras et le fascisme » publiée

¹²⁹ Paul Sérant, « Robert Brasillach » in *Dictionnaire des écrivains français sous l'occupation*, Paris, Grancher, 2002, p. 75-76.

¹³⁰ Louis Salleron, « Le romantisme fasciste », *La Nation française*, n° 254, 17 août 1960, p. 8.

en trois livraisons successives des *Cahiers Charles Maurras* entre septembre 1960 et février 1961¹³¹. À la différence de Louis Salleron, Debray aborde l'essai de Sérant de front en expliquant qu'il « a sans doute le mérite de lever un tabou », celui de l'importance du fascisme dans l'histoire contemporaine. Mais rapidement, Debray évoque les « quelques déceptions » que pourrait provoquer la lecture d'un livre qui n'est pas « une étude générale du fascisme ». Cette lacune ne rebute nullement Debray dont toute l'entreprise est de faire le point sur un constat ainsi présenté : « ces transfuges de droite ont tous, plus ou moins, fleureté avec "l'Action française" ». Après avoir, à la suite de Sérant dont il loue la « probité d'historien », rappelé le parcours des uns et des autres et la teneur de leur proximité avec l'Action française, Debray entend ainsi montrer « pourquoi l'adhésion au fascisme, romantique ou pas, implique nécessairement une rupture avec l'école d'Action française »¹³². Le rédacteur en chef de *L'Ordre français* entreprend de confronter longuement la pensée de Mussolini et celle de Maurras pour en montrer les indéniables différences. Mais il s'agit aussi de souligner que l'ouvrage de Sérant, centré sur des auteurs de droite, procède d'une erreur d'appréciation qui pourrait être lourde de conséquences : « L'essai de M. Paul Sérant, parce qu'il se borne à l'étude des réactions, d'ailleurs plus passionnelles que concertées, d'écrivains, risque d'accréditer la légende selon laquelle le fascisme serait un phénomène politique de droite. » « À la vérité », souligne Debray, « il ne saurait y avoir de fascisme français que jacobin. » Marcel Déat en est réputé « la démonstration irréfutable » et il aurait découvert « les fondations idéologiques de l'État totalitaire » dans *Le contrat social* de Jean-Jacques Rousseau. Les éléments de droite ralliés au fascisme sont quant à eux réputés être des « esprits faibles », à commencer par Georges Valois¹³³. Bien avant Zeev Sternhell¹³⁴, Debray pointe l'importance du planisme des années 1930 dans les origines du « fascisme français » : de l'influence d'Henri de Man

¹³¹ Sur Pierre Debray, Humberto Cucchetti, « Pierre Debray et le Rassemblement des Silencieux de l'Église. La fabrique d'un activisme civilisationnel au sein du catholicisme français », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 198, avril-juin 2022, en particulier p. 112-113.

¹³² Pierre Debray, « Maurras et le fascisme », *Cahiers Charles Maurras*, n° 2, septembre 1960, p. 25.

¹³³ Pierre Debray, « Maurras et le fascisme (III). Le Fascisme français », *Cahiers Charles Maurras*, n° 4, février 1961, p. 17-18.

¹³⁴ Voir en particulier son ouvrage *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, 4^e édition augmentée, Gallimard, 2012. Voir en particulier le chapitre VI, « Le planisme ou le socialisme sans le prolétariat ».

aux néo-socialistes et au plan du 9 juillet 1934¹³⁵. Un « fascisme français » qu'incarnerait alors le « régime techno-bureaucratique » de la Cinquième République et son chef à l'autorité « thaumaturgique ». Des décennies avant un livre célèbre du club de l'horloge considérant le socialisme et le fascisme comme « une même famille »¹³⁶, Pierre Debray insiste sur l'idée qu'« en France comme ailleurs, le fascisme a constitué un phénomène idéologique de “gauche” ». Et Debray, en démontant en creux l'interprétation de Sérant, de donner sa propre définition du fascisme qui se veut une expression de la *doxa* maurrassienne : « Qu'il ait pu rallier un certain nombre de militants d'extrême droite qui lui fournirent d'ordinaire ses troupes d'assaut, c'est à la suite d'une double mystification qui porte sur la notion d'ordre d'une part, sur la conception de l'antiparlementarisme d'autre part. L'ordre fasciste n'est pas fondé sur l'harmonie naturelle des groupes humains, mais sur un encadrement totalitaire qui impose à la nation la discipline de toute extérieure de l'“organisation industrielle” telle que la conçoit le système Taylor. Quant à son antiparlementarisme, il dissimule un attachement à d'autres formes de démocratisation, car le chef ne tient certes pas son pouvoir du suffrage, mais sa légitimité n'en repose pas moins sur la seule acclamation populaire. »¹³⁷

6. Usages et postérités françaises et italiennes du «Romantisme fasciste»

Rapporté à l'œuvre de Sérant, *Le Romantisme fasciste* doit se lire dans la continuité d'une réflexion qui s'étend sur plusieurs années. Sa démarche s'accompagne également de modes d'écriture différents, le roman ayant chez lui précédé l'essai. En forçant à peine un peu le trait, on pourrait considérer que *Le Romantisme fasciste* est un approfondissement des *Inciviques*. On y retrouve cités, à l'occasion de dialogues entre les personnages, les principaux auteurs traités quatre ans plus tard et surtout, dans la bouche des personnages ou sous la plume du narrateur, les principales thèses de l'essai de 1959. Mais comme il arrive parfois, le livre n'a pas été forcément lu en fonction des intentions

¹³⁵ Olivier Dard, *Jean Coutrot de l'ingénieur au prophète*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 1999, p. 149-199.

¹³⁶ Club de l'horloge, *Socialisme et fascisme : même famille*, Paris, Albin Michel, 1984.

¹³⁷ Pierre Debray, « Maurras et le fascisme (III). Le Fascisme français », *op. cit.*, p. 20.

premières de son auteur et la question propre du « romantisme fasciste » n'irrigue pas forcément les commentaires des contemporains qui y puisent de quoi alimenter leur réflexion sur des événements du tournant des années 1950-1960. On sait toute la fierté de Sérant à rappeler l'accueil de son livre par Raymond Aron. Mais la lecture qu'il en propose dans un article de *Preuves* ne consiste pas à analyser le « romantisme fasciste » pour lui-même. La prose aronienne s'inscrit alors dans la conjoncture de la guerre d'Algérie. Et Aron profite de « la courtoise polémique de Paul Sérant » par laquelle il ouvre son article pour s'interroger sur la trahison des « "collaborateurs" » et réfléchir plus largement à cette question en traitant notamment du réseau Jeanson et des porteurs de valises. À considérer l'importance que Sérant attache à la question de la trahison, le choix d'Aron n'est pas décalé par rapport à l'objet même du livre ; mais cette façon qu'a l'éditorialiste du *Figaro* de rebondir sur l'ouvrage chroniqué montre aussi comment ce dernier s'inscrit dans des enjeux contemporains qui sont bien éloignés des débats sur l'écriture du fascisme¹³⁸. Il en va de même dans les réflexions qu'inspire *Le Romantisme fasciste* aux deux épistoliers que sont Jacques Chardonne et Paul Morand. L'un et l'autre suivent la production de Sérant et ne manquent donc pas de commenter son livre. Morand est laudatif mais rapporte son propos à un jugement d'ensemble sur la production littéraire de droite : « Le livre de Sérant est bien, mais (là Nourissier a raison) que cette anthologie devient pauvre, dans les 20 dernières années ! Peut-être est-ce là le bâillon de la presse et le matraquage de la droite ?¹³⁹ » En fait, pour trouver des commentaires traitant de la question même du « romantisme fasciste », il faut changer de registre. La notule que *La Revue française de science politique* consacre au livre mérite d'être intégralement citée : « Solide étude de la pensée politique d'Alphonse de Châteaubriant, Abel Bonnard, Céline, Drieu La Rochelle, Brasillach et Rebatet. P.S. a adopté un plan par thèmes (qui a l'inconvénient de morceler un peu artificiellement l'analyse) [...] Sans dissimuler sa sympathie pour les auteurs étudiés, P.S. s'abstient

¹³⁸ Raymond Aron, « De la trahison », *Preuves*, 116, octobre 1960, p. 3-15, repris in *Commentaire* (n° 29-30) Raymond Aron, histoire et politique, 1985, p. 445-457. Sérant est cité dans ce texte à trois reprises, p. 445 et p. 449.

¹³⁹ Paul Morand, Jacques Chardonne, *Correspondance Tome I, 1949-1960*, édition établie et annotée par Philippe Delpuech, préface de Michel Déon, Paris, Gallimard, 2013, p. 989 (lettre du 18 juillet 1960).

généralement de les commenter et use abondamment de la citation. C'est dans une longue conclusion qu'il exprime ses idées personnelles sur le « romantisme fasciste »¹⁴⁰.

Ce « romantisme fasciste », Sérant s'en défie, y compris pendant la guerre d'Algérie où quoique acquis à la défense de l'Algérie française il dénonce la politique des attentats qu'il qualifie en février 1962 de « piège de l'action directe » dans *Défense de l'Occident* de Maurice Bardèche où il publie alors. Mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres (en particulier sur l'antisémitisme¹⁴¹), ses positions sont bien différentes de celles du directeur de la publication. Dans un entretien à l'historienne Ghislaine Desbuissons, Bardèche avait livré ce portrait peu flatteur de Sérant : il n'était pas à ses yeux un « combattant politique » et il le dépeignait comme « très sentimental, très charmant, un peu rêveur et un peu fillette »¹⁴². Surtout, Bardèche avait durement pris à partie l'essai de Sérant dans lequel il avait vu une « atteinte » à la mémoire de Brassillach. Bardèche, qui préparait alors son livre *Qu'est-ce que le fascisme ?* récusait le fond même de l'analyse de Sérant qu'il caricaturait d'ailleurs : « [...] le choix du fascisme a été pour la plupart des écrivains fascistes d'avant-guerre un choix réfléchi [...] tout autre chose qu'un enthousiasme juvénile »¹⁴³. Fort de cela, il est loisible de s'interroger sur les raisons et les logiques de la participation de Sérant au mensuel de Bardèche. Elles ont pu être interprétées par Ghislaine Desbuissons comme un « malentendu ». Mais, ajoute cette dernière, sa collaboration à *Défense de l'Occident* « témoigne de la sincérité d'un intellectuel qui souhaitait réellement rénover et compléter, par une réflexion sérieuse et rigoureuse, hors de tout dogmatisme, le corpus doctrinal de la droite nationaliste. »¹⁴⁴ De fait, l'auteur du *Romantisme fasciste* entend bien par ce biais s'adresser aux « jeunes générations » comme il l'a déjà fait à travers ses essais : « Le rôle de *Défense de l'Occident* doit être, à mon avis,

¹⁴⁰ *Revue française de science politique*, 1961, vol. 11, n° 2, Informations bibliographiques, p. 488.

¹⁴¹ Voir en particulier « Sur l'antisémitisme », paru dans *Défense de l'Occident*, Nouvelle Série, 7, septembre 1960, et les remarques de Ghislaine Desbuissons, *Itinéraire d'un intellectuel fasciste : Maurice Bardèche*, thèse d'histoire du XX^e siècle, IEP de Paris, 1990 ; p. 89-90.

¹⁴² Cité in *Ibid.*, p. 88.

¹⁴³ Maurice Bardèche, « Le romantisme fasciste », *Défense de l'Occident*, NS, 8, octobre 1960, p. 4-5. L'animosité n'en est pas restée là et 18 mois plus tard, vexé de s'être vu reproché par Sérant de ne pas avoir proposé d'appareil critique à son propre livre, Bardèche a répondu par un article intitulé : « Réponse sur le fascisme », *Défense de l'Occident*, NS, 22, octobre 1962, p. 30 (Ghislaine Desbuissons, *op. cit.*, p. 448).

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 90.

d'entreprendre la révision des anciennes positions dites “nationales” ou “de droite”. Ce besoin, cette nécessité d’une révision des anciennes positions -réactionnaires ou révolutionnaires- est très fortement ressenti par les jeunes générations. Si je ne me trompe, c’est à elles que cette revue prétend s’adresser. Ne les décevons pas »¹⁴⁵.

Le résultat est en partie atteint en ce sens que *le Romantisme fasciste* est « un des livres phares de l’extrême droite des années 1960 »¹⁴⁶. Le témoignage de Dominique Venner (1935-2013), ancien dirigeant de Jeune Nation est ainsi saisissant lorsque qu’il évoque les années 1959-1960 : « Pour nous qui étions privés de toute lecture répondant à notre soif et qui devons chercher chez les bouquinistes quelques livres d’autrefois capables de l’étancher, deux ouvrages, soudain, allaient combler en partie le vide vertigineux de notre “culture” défailante, *Doctrines du nationalisme* de Jacques Ploncard d’Assac¹⁴⁷ et *le Romantisme fasciste* de Paul Sérant »¹⁴⁸. Le portrait que dresse ensuite Venner de lui-même et de ses proches n’est pas sans faire songer à celui proposé par Sérant des « jeunes romantiques de notre temps » dans *Où va la droite ?* : « La dramatisation de l’action, la précipitation des événements, la succession des conspirations avortées agissaient comme une drogue. Nous vivions dans un état de tension haletante, dans l’espoir et l’illusion du “coup” énorme, fulgurant, définitif, qui inverserait l’histoire et le cours du déclin. »¹⁴⁹ La lecture des *Cahiers universitaires*, organe de la Fédération des étudiants nationalistes où militent notamment Alain de Benoist et François d’Orcival comme celle du mensuel *Europe Action*, dirigé par Dominique Venner, donnent à voir une faiblesse relative de la référence à Paul Sérant et au « romantisme fasciste ». Ce dernier s’incarne d’abord dans la figure de Robert Brasillach. Les étudiants de la FEN ont ainsi fait leur la « Lettre à un soldat de la classe 60 » pour la retraduire en un « Manifeste de la classe 60 ». De son

¹⁴⁵ Paul Sérant, « Sur l’antisémitisme », *Défense de l’Occident*, Nouvelle Série, 7, septembre 1960, p. 16.

¹⁴⁶ Jean-Baptiste Bruneau, *op.cit.*, p. 524, note 260.

¹⁴⁷ Sur ce dernier, Olivier Dard, « Un salazariste français : Jacques Ploncard d’Assac », in *Radicalités, identités, patries*, Hommage au professeur Francis Balace, textes rassemblés par Alain Colignon, Catherine Lanneau, Philippe Raxhon, Liège, Les Editions de l’Université de Liège, 2009, p. 95-111. Voir aussi, Olivier Dard, « Jacques Ploncard d’Assac, “La Voix de l’Occident” », in Olivier Dard (dir), *Doctrinaires, vulgarisateurs et passeurs des droites radicales au XX^e siècle (Europe/Amériques)*, Berne, Peter Lang, 2012, p. 15-39

¹⁴⁸ Dominique Venner, *Le cœur rebelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 111.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 111-112.

côté, *Europe Action* ouvre ses colonnes à Paul Sérant pour y traiter de « Robert Brasillach et du romantisme fasciste » en reproduisant un extrait de son livre qui ouvre un dossier sur « La fin des ligues » publié en février 1964¹⁵⁰. Mais cette occurrence n'est pas la seule présente dans le mensuel qui recense favorablement un autre essai phare de Sérant *La France des minorités*¹⁵¹. Ce livre, paru chez Robert Laffont en 1965, était d'ailleurs en germe dans les dernières pages de la conclusion du *Romantisme fasciste* qui présentait ainsi « le grand combat de notre époque » en expliquant qu'il n'était pas « celui qui oppose encore entre elles les idéologies, les races et les puissances rivales » : « C'est celui des petites minorités d'être éveillés qui, chez tous les peuples de la terre, préparent en silence la renaissance de l'esprit traditionnel dans des formes adaptées aux exigences du monde présent »¹⁵².

Durant les années 1960 et 1970, « Le romantisme fasciste » de Paul Sérant est aussi prisé des droites radicales italiennes. Le livre est traduit et commenté, principalement en Italie où Paul Sérant est un auteur reconnu dans les milieux de la Destra Nazionale¹⁵³. *Le Romantisme fasciste* y a fait l'objet de trois éditions entre 1961 et 1974, en particulier aux éditions milanaises del Borghese¹⁵⁴. Paul Sérant est également, avec beaucoup d'autres intellectuels européens et américains, invité aux rencontres romaines de la culture de mai 1962 et de septembre 1963 organisées par le « Centro di Vita Italiana » présidé par le journaliste néofasciste Giano Accame et le député du Mouvement social italien Ernesto de Marzio.¹⁵⁵ Connues et lues, les thèses de Sérant sur le « Romantisme fasciste » ont également inspiré et irrigué des essais engagés - notamment celui d'Edoardo Fiore, *Poeti Armati* consacré aux cas de Drieu, Brasillach et Céline¹⁵⁶ - mais aussi imprégné des recherches sur les

¹⁵⁰ *Europe Action*, n° 14, février 1964, p. 2-3.

¹⁵¹ Il est recensé dans la rubrique « Notre sélection », *Europe Action*, n° 36, décembre 1965, p. 29.

¹⁵² Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 350.

¹⁵³ Pauline Picco, *Liaisons dangereuses. Les extrêmes droites en Italie et en France (1960-1984)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 205 et p. 209.

¹⁵⁴ Voir la bibliographie établie par Alain de Benoist et figurant in Paul Sérant, *Le Romantisme fasciste*, op. cit., p. 361-365.

¹⁵⁵ Riccardo Marchi, *Império, Nação, Revolução. As direitas radicais portuguesas no fim di Estado Novo (1959-1974)*, Alfragide, Texto Editores, 2009, p. 67-68.

¹⁵⁶ Edoardo Fiore, *Poeti Armati, Drieu-Brasillach-Céline, 6 Febbraio 1934, - 6 Febbraio 1945*, Roma, Edizioni Settimo Sigillo, 1999. Sérant y est cité largement cité dès l'introduction (p. 15-16) et dans les différents chapitres du livre et dans la conclusion (p. 131).

intellectuels fascistes français¹⁵⁷. Pour le reste, si Sérant a figuré régulièrement dans des bibliographies consacrées au « fascisme français », notamment en France, il n'a jamais été utilisé et mobilisé dans des travaux sur Vichy et sa mémoire, où son oeuvre de romancier comme d'essayiste aurait pourtant sa place. Car malgré son titre, *Le Romantisme fasciste* est tout autant consacré à Vichy et à la collaboration qu'au fascisme. Et plus encore au maurrassisme, ce qui n'a nullement échappé à Michele Rallo lorsqu'il ouvrit sa recension sur les « dissidents » en l'inscrivant dans le prolongement direct du *Romantisme fasciste*¹⁵⁸.

7. Les dissidents de l'Action Française: le livre d'une vie

Si l'ouvrage sur *Les dissidents de l'Action française* est tardif dans l'oeuvre de Sérant sa relation à l'objet traité est l'histoire de toute une vie. Moins une vie d'engagement qu'une réflexion continue sur un milieu et une « école »¹⁵⁹ qu'il a fréquentés depuis son adolescence. Paul Sérant est âgé de 16 ans lorsqu'il assiste, en 1938, à une réunion à Paris où interviennent notamment Léon Daudet et Pierre Boutang¹⁶⁰. Pourtant, significativement, il se sent alors plus proche de l'entreprise de *Courrier Royal* conduite par le comte de Paris qui a rompu les ponts avec l'Action française. Tirant à 70 000 exemplaires au printemps de 1938, tournée vers les questions corporatives, *Courrier royal* a attiré certaines des figures majeures de la Jeune Droite ex ou post-maurrassienne, de Jean de Fabrègues à Thierry Maulnier¹⁶¹, que l'on retrouve parmi les « dissidents » chers à Sérant. Après le second conflit mondial, Sérant continue de fréquenter les sphères maurrassiennes. En 1946, depuis

¹⁵⁷ Voir en particulier Maurizio Serra, *Una cultura dell'autorità, La Francia di Vichy*, Bari, Laterza, 1980 ou Solange Leibovici, « Le sang et l'encre. Pierre Drieu La Rochelle. Une psychobiographie », collection Faux titre. Études de langue et littérature françaises publiées, sous la direction de Keith Busby, M.J. Freeman, Sjef Houppermans, Paul Pelckmans et Co Vet, n° 88, Amsterdam, Atlanta, GA, 1994, p. 173.

¹⁵⁸ *Il Secolo d'Italia*, 16 septembre 1978.

¹⁵⁹ François Huguenin, *À l'école de l'Action française. Un siècle de vie intellectuelle*, Paris JC Lattès, 1998 réédité et complété sous le titre *L'Action française. Une histoire intellectuelle*, Perrin [tempus], 2011. L'auteur y utilise le volume de Sérant et le critique, à propos du cas de Thierry Maulnier (p. 397).

¹⁶⁰ Ces notations, sauf indications contraires, sont tirées de Paul Sérant, « Images d'un homme d'exception », in *Pierre Boutang*, op. cit., p. 69-78.

¹⁶¹ Nicolas Kessler, *Histoire politique de la Jeune Droite (1920-1942)*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 313-338.

Londres, il lit *La Dernière Lanterne*, journal clandestin mis sur pied par Boutang, Julien Guerneq [François Brigneau] et Antoine Blondin¹⁶². L'année suivante, Sérant suit la naissance d'*Aspects de la France*, pris en charge à l'origine par Pierre Boutang, et les débats sur la libération de Maurras, assistant, notamment en 1949, à des réunions publiques organisées pour réclamer son élargissement. C'est en 1952 que Sérant se voit proposer par Boutang de tenir la chronique dramatique d'*Aspects de la France*. En 1955, il le suit à *La Nation française*. Au début des années 1960, Sérant croise la route de l'éphémère revue *Accent grave* lancée par Bernard George, où publie notamment Raoul Girardet. Une dizaine d'années plus tard encore, Sérant observe avec attention la crise de l'Action française et la naissance d'une Nouvelle Action française. Il est donc logiquement sollicité pour participer à une enquête lancée par son hebdomadaire éponyme, le 9 décembre 1971 et qui ouvrait un « nouveau débat » sur « la République ou la Monarchie »¹⁶³, moyen de renouer avec l'Action française des origines et la célèbre « Enquête sur la monarchie » de Maurras.

Lorsqu'il publie *Les dissidents de l'Action française*, Paul Sérant ne s'est pas contenté d'évoluer, des décennies, durant dans la nébuleuse maurrassienne. Il a également beaucoup écrit à son sujet, en particulier sur des figures qui peuplent son ouvrage et dont il examine, au plan doctrinal et personnel, la relation à Maurras. En la matière, le bagage de Sérant est solide car non content de connaître les « dissidents », il a lu et étudié le « Maître de Martigues » pour lequel il éprouve une admiration certaine. Ainsi, à l'occasion de son décès, Sérant a rendu hommage au « vieux lutteur » en invitant ses « nombreux opposants » à faire un « retour sur eux-mêmes » et à s'interroger à son sujet : « Où en sommes-nous avec Maurras ? Sommes-nous toujours sûrs d'avoir eu pleinement raison contre lui ? Sommes-nous toujours persuadés de l'excellence de nos principes comme de la fausseté des siens ? Ou bien n'avons-nous pas, alors même que nous combattons l'homme et son

¹⁶² Pour un récit pittoresque de la vie de cette publication qui vivote jusqu'en mars 1947, François Brigneau, *Mon après-guerre*, Paris, Les éditions de Présent, 1985, p. 58-76. Et surtout, Guillaume Enault, Rivarol. *Origines et développement d'un hebdomadaire d'opposition sous la Quatrième République (1944-1958)* Thèse de doctorat d'histoire Université de Bretagne Occidentale, 2024, p. 90-112.

¹⁶³ Patrick Louis, *Histoire des Royalistes de la Libération à nos jours*, Paris, Jacques Grancher, 1994, p. 169.

mouvement, dû céder plus ou moins à sa doctrine¹⁶⁴ ? » L'appel de Sérant n'a pas été entendu mais il ne faudrait pas, avec Simone de Beauvoir, considérer que le maurrassisme, qu'elle assimile à une « débilite » soit alors selon ses termes « enterré¹⁶⁵ ». René Rémond, commentant à chaud le propos de Beauvoir avait alors critiqué ce constat lapidaire en considérant que l'auteur du *Deuxième sexe* « se presse peut-être un peu trop de dresser l'acte de décès [de Maurras], comme si les maximes du maurrassisme avaient cessé d'imprégner tout un secteur de la bourgeoisie¹⁶⁶. » L'auteur de *La Droite en France* n'était sans doute pas sans connaître la polémique violente qui avait opposé, à la fin de 1951, Albert Béguin dénonçant dans *Esprit* un « réveil du maurrassisme » et Henri Massis, sa sentinelle et son ambassadeur qui lui avait vertement répondu¹⁶⁷. Si elle n'est plus en vogue, la pensée maurrassienne conserve encore des points d'ancrage et une certaine audience. Pour Sérant, Maurras est et demeure une référence tant sa « place au premier rang de l'histoire des idées est pour toujours assurée¹⁶⁸ ». Admirateur du « Maître », Sérant s'est aussi défini par rapport à lui pour marquer sa distance et sa différence. Dans son essai *Où va la droite ?*, rédigé en janvier-février 1958, il rend hommage au théoricien Charles Maurras. Il salue « l'andidéocratisme doctrinal, puissamment rénové » par ses soins et « éprouve [...] la plus grande admiration pour la critique de la démocratie telle que l'a faite Maurras ». Il « partage le dégoût de ceux qu'on appelle ou qui s'appellent eux-mêmes fascistes pour les incohérences et les vices de notre régime d'assemblée¹⁶⁹ ». Mais l'accord sur le constat ne signifie pas celui sur les remèdes. Sérant pointe en effet « les limites pratiques, sinon théoriques, d'un antidémocratisme français » dans le contexte d'une Quatrième République en crise. Loin de souhaiter une restauration monarchique ou l'avènement d'un quelconque fascisme, il en appelle à « l'avènement d'une France plus démocratique,

¹⁶⁴ Paul Sérant, « Maurras et ses adversaires », *Fédération*, n° 96, janvier 1953, p. 60.

¹⁶⁵ Simone de Beauvoir, *Privautés*, op. cit., p. 99.

¹⁶⁶ René Rémond, « A propos de la gauche », *Revue française de science politique*, n° 4, 1955, p. 849. René Rémond commente alors le dossier paru dans le numéro spécial de juillet 1955 des *Temps modernes* consacré à la gauche et que Beauvoir ouvrait par son article sur la pensée de droite.

¹⁶⁷ Sur cette polémique, Olivier Dard, « Henri Massis (1886-1970 », in Michel Leymarie, Olivier Dard, Neil Mc William, (éds), *Le maurrassisme et la culture. L'Action française. Culture, société, politique, (III)*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2010, p. 230-231.

¹⁶⁸ Paul Sérant, « Brasillach et Maurras », *Hommages à Robert Brasillach*, 6 février 1965, *Cahiers des amis de Robert Brasillach*, numéros 11-12, Lausanne, 1965, p. 360-361.

¹⁶⁹ Paul Sérant, *Où va la droite ?*, Paris, Plon, 1958, p. 123.

au sens anglo-saxon du terme » : « il s'agit de mettre fin à la dictature d'Assemblée comme au monopole de fait de certaines coteries, et de redonner à l'exécutif l'autorité qui lui fait défaut. » Et Sérant de conclure que « ce but sera mieux atteint par la réforme des institutions que par une action insurrectionnelle qui risquerait de susciter la guerre civile »¹⁷⁰. C'est dans une réponse à une *Enquête sur le nationalisme* conduite par Marcel Clément¹⁷¹ et publiée un an plus tôt que Sérant a souligné le plus nettement les limites de son maurrassisme en opérant une remise en perspective historique : « Je ne crois pas d'ailleurs être nationaliste maurrassien, du moins au sens strict du terme. Pendant l'occupation, Maurras condamnait totalement, au nom du nationalisme, et les collaborationnistes et les résistants. Je suis persuadé qu'on pouvait adhérer à la collaboration ou à la résistance sans manquer un instant au patriotisme, à condition d'adopter une attitude résolument patriotique dans l'un et l'autre cas. Après la guerre, Maurras et ses disciples ont condamné non moins violemment la politique "européenne", que pour ma part j'approuve dans son principe : de même que mon amour de la France ne m'empêche pas d'aimer chaque province française en particulier, de même je peux souhaiter la création d'une Fédération européenne sans avoir un instant le sentiment d'oublier la France ou de la renier »¹⁷². » Si sur le premier point Sérant s'inscrit dans la perspective de son roman *Les inciviques*, sur le second, il raisonne très largement dans des cadres interprétatifs de la Jeune Droite des années trente bien davantage que dans ceux du maurrassisme orthodoxe. Son intérêt pour les « dissidents » procède sans doute de là et sous sa plume, ils sont beaucoup plus cités que Maurras lui-même. C'est encore à eux (de Brasillach à Maulnier¹⁷³), plus qu'au « maître de Martigues » qu'il a consacré nombre d'articles, textes dont il s'est nourri pour son étude de 1978. Ces hommes, Sérant les a lus mais a aussi fréquenté certains d'entre

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 130.

¹⁷¹ Sur ce dernier, alors lié à Jean Madiran et à la revue *Itinéraires*, Olivier Dard, « Trois publicistes catholiques face à Vatican II : Marcel Clément, Jean Madiran et Michel de Saint Pierre », in Olivier Dard et Bruno Dumons (dir), *Droites et catholicisme en France et en Europe des années 1960 à nos jours*, Lyon, Chrétiens et Sociétés, Documents et mémoires n° 44, édité par le Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (LARHRA), 2022, p. 109-133.

¹⁷² Marcel Clément, *Enquête sur le nationalisme*, Préface de Jean Madiran, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1957, p. 99.

¹⁷³ Paul Sérant, « Thierry Maulnier témoin de son temps », *Revue des deux mondes*, avril 1964, deuxième quinzaine, Paul Sérant, « Brasillach et Maurras », *Hommages à Robert Brasillach*, 6 février 1965, *op. cit.*, p. 358-361.

eux. De ces rencontres, on trouve des traces allusives sous sa plume. Le jeune Sérant a notamment croisé la route de Bernanos et se rappelle l'« avoir entendu [...] noter avec quelque amertume que les Anglais “n’avaient jamais répondu” à la “lettre” de quelques trois cents pages qu’il leur avait adressée en 1941 »¹⁷⁴.

En qualifiant les sept figures qu’il étudie de « dissidents » de l’Action française, Paul Sérant utilise un terme anachronique mais parlant pour ses contemporains. Il choisit en effet de reprendre à son compte le vocabulaire qui est ordinairement accolé à l’Union soviétique et au mouvement communiste international. Des « dissidents » définis comme « des esprits » qui ont les ont « rejetés » après leur avoir « d’abord donné leur adhésion ». En conséquence, il est « normal qu’au sein du monde politique français, le mouvement de Charles Maurras ait eu, lui aussi, ses “dissidents” »¹⁷⁵. L’image est forte et la formule a été depuis régulièrement utilisée pour qualifier ceux qui s’éloignent de la doxa maurrassienne. Ces derniers forment une galerie de portraits que Sérant présente successivement : Georges Valois, l’économiste de l’Action française, les catholiques engagés Louis Dimier, Jacques Maritain, et Georges Bernanos et enfin trois figures de la Jeune Droite, son maître à penser Thierry Maulnier, Robert Brasillach, et enfin Claude Roy, proche de ce dernier durant les années trente avant qu’il ne rejoigne le parti communiste. Certains des noms sont encore connus en 2025 tandis que d’autres, à commencer par Louis Dimier, historien de l’Art et pilier de l’Institut d’Action française sont davantage oubliés¹⁷⁶. La liste laisse aussi voir des absences, à commencer par celle d’un des « dissidents » les plus célèbres, Lucien Rebatet, pourfendeur bien connu de « l’inaction française » dans son pamphlet *Les Décombres* publié en 1942. Sérant avait traité du cas de Rebatet dans *Le Romantisme fasciste* et justifie son absence dans *Les Dissidents* en considérant qu’il n’avait rien à ajouter à ce qu’il avait précédemment écrit et surtout qu’il lui « paraissait difficile de le “situer” définitivement par rapport à Maurras tant que certains textes inédits – d’abord son *Journal* – n’auront pas été

¹⁷⁴ Paul Sérant, « Morand à Londres », *Accent grave*, n° 2, février 1963, p. 65. Le texte de Bernanos est sa *Lettre aux Anglais*, publiée chez Gallimard en 1946.

¹⁷⁵ Paul Sérant, *Les dissidents de l'Action française*, op. cit., p. 9.

¹⁷⁶ Elena Serina, « Louis Dimier, un fervent catholique face au nationalisme intégral » in Olivier Dard (dir), *Un siècle d'Action française. Figures, groupements et combats*, Presses universitaires Savoie Mont Blanc, 2025.

publiés»¹⁷⁷. Mais Sérant va plus loin et admet bien volontiers qu'il n'a eu « aucunement la prétention d'«épuiser le sujet» », suggérant même tout un plan de recherches portant sur des dissidents français de l'Action française (« le fasciste Maurice Bardèche, le conservateur Pierre Gaxotte, le catholique modéré Jean de Fabrègues, le marxiste Maurice Blanchot ») mais aussi étrangers (et Sérant de citer le belge Robert Poulet et de mentionner l'importance des maurrassiens des pays latins, anglo-saxons etc.). « Voilà un vaste champ à explorer pour de jeunes chercheurs » concluait-il dans son introduction en voyant « quelque utilité » à son livre pour comprendre le rayonnement et les ambiguïtés du maurrassisme au cours des dernières décennies et de notre histoire»¹⁷⁸.

À observer le bilan des études publiées sur l'Action française et le maurrassisme ces dernières années, force est de constater que les vœux de Sérant ont été exaucés puisqu'à côté de nombreuses monographies parues sur nombre de « dissidents » de l'Action française, il faut compter avec des ouvrages collectifs consacrés notamment aux influences et transferts politiques et culturels mettant en jeu le maurrassisme et l'étranger¹⁷⁹. L'ouvrage de Sérant est donc daté car il n'a pu utiliser que ce qui était à sa disposition, à savoir principalement des récits de souvenirs et autres écrits des personnalités considérées. Raisonner ainsi reviendrait à passer à côté de ce qui est sans doute l'essentiel de la contribution de Sérant aux études maurrassiennes, à savoir son souci d'éclairer, à travers l'histoire de ces « dissidences », « non seulement les positions essentielles de Maurras pendant un demi-siècle, mais aussi l'histoire de l'Action française elle-même, dans son rapport avec les principaux événements de l'époque»¹⁸⁰. De fait, tout au long des sept chapitres biographiques mais également dans le huitième et dernier intitulé « Un demi-siècle avec Maurras », qui clôturait l'ouvrage, c'est une histoire en creux de Maurras et de l'Action française que brosse Paul Sérant. Ce dernier s'attache à mettre en relief les motivations des dissidences intellectuelles successives qui jalonnent l'histoire

¹⁷⁷ Paul Sérant, *Les dissidents de l'Action française*, op. cit., p. 10.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 10-11.

¹⁷⁹ En particulier, Olivier Dard, Michel Grunewald (éd), *Charles Maurras et l'étranger. L'étranger et Charles Maurras. L'Action française – culture, politique, société II*, Berne, Peter Lang, 2009. Pour un panorama général de l'historiographie récente, Olivier Dard, *Charles Maurras. Le nationaliste intégral*, Paris, Dunod poche, 2023.

¹⁸⁰ Paul Sérant, *Les dissidents de l'Action française*, op. cit., p. 10.

du maurrassisme parmi lesquelles la relation de Maurras à l'action est une donnée essentielle. Le portrait de Maurras que propose Sérant mérite d'être convoqué lorsqu'il s'agit d'interpréter globalement l'histoire de l'Action française. Il est sans concession malgré l'empathie de l'auteur pour le « maître de Martigues ».

Ce regard critique a valu à Sérant les foudres d'*Aspects de la France*. L'hebdomadaire de l'Action française, sollicité pour insérer une publicité de l'ouvrage, a catégoriquement refusé : « ce livre nous concerne directement. Les jugements de son auteur à notre égard sont souvent mensongers et malhonnêtes. Ou erronés¹⁸¹. » L'exécution publique est l'œuvre de François Léger, qui a fréquenté les étudiants d'Action française dans la seconde moitié des années trente et qui fut notamment proche des historiens Philippe Ariès et Raoul Girardet, engagés alors à ses côtés¹⁸². Dans une longue recension, François Léger s'en prend moins à Sérant et au contenu du livre, même s'il ironise sur « l'étrange sélection » opérée par l'auteur et déplore sa sympathie à l'égard des « dissidents », qu'à ces derniers eux-mêmes. François Léger en dresse des portraits peu amènes voire polémiques (Dimier est considéré comme un « médiocre hargneux » etc.). Le plus intéressant est celui de Brasillach dont il lui est « le plus pénible de parler ». Si François Léger reconnaît à Sérant de l'avoir évoqué « avec beaucoup de cœur », la cause est pour lui entendue : « Il [Brasillach] a fait à nos idées, c'est-à-dire aux idées que les imbéciles se font de nos idées, un tort peut-être irréparable, en tout cas impardonnable. Notre cause n'est rien moins que celle du salut de la Patrie. Il a tout fait pour la confondre avec la cause de l'Ennemi ». Derrière les critiques de Léger, une thèse globale est défendue à savoir que « les dissidents dont M. Sérant nous a retracé l'histoire, ne faisaient pas le poids, et qu'à partir du moment où ils se sont séparés de Maurras, le vide de leur pensée personnelle sur les problèmes de la société et de l'Etat est devenu flagrant ». On ne saurait donc, pour le recenseur, valider d'une quelconque façon la thèse de Sérant, à savoir que certaines de leurs critiques contre l'Action française « se recouperaient » et qu'il faudrait déplorer en particulier que

¹⁸¹ Lettre de Jean Cochet (chef de la publicité) aux éditions Copernic, 2 février 1978. Ce document, comme les coupures de presse que nous utilisons nous a été confié par Alain de Benoist qui a conservé le dossier de presse du volume.

¹⁸² Voir son récit, très instructif de ses années d'avant-guerre, *Une jeunesse réactionnaire*, Paris, Publications FB, 1993.

Maurras « eût rangé au magasin des accessoires le “socialisme” avec lequel il avait quelque peu fleurté dans sa jeunesse ». Le couperet tombe sur le « cher M. Sérant » : « Vous retardez drôlement en reprochant à Maurras d’avoir raccroché au vestiaire cette infecte tunique de Nessus. Il n’a fait preuve, en la circonstance, que son habituelle lucidité »¹⁸³.

Rejeté par la maison mère, l’ouvrage l’est aussi violemment par la revue *La Pensée nationale* de Charles Saint-Prot. Son compte rendu entend montrer comment, « insidieusement, par degrés, mais avec méthode M. Paul Sérant exécute sa sale besogne de calomniateur de Charles Maurras et de l’Action française ». Et ce, au profit de « dissidents » qui ne trouvent aucune grâce auprès du rédacteur pour qui, « tous se sont éloignés décidément, en même temps que de Charles Maurras, de la vérité, de la raison et de la patrie »¹⁸⁴. Ailleurs, l’ouvrage est salué, principalement à droite et à l’extrême droite, dans des articles et des chroniques qui, à la veille d’un scrutin décisif en France (les élections législatives de 1978 dominées par des débats sur l’éventualité d’une victoire de la gauche socialo-communiste) ne manquent pas de faire un lien entre le passé et le présent. Ainsi, Patrice de Plunkett, passé par l’Action française et co-auteur d’un ouvrage intitulé *Mao ou Maurras ?*¹⁸⁵, proche à ce moment-là de la Nouvelle Droite, n’hésite pas à convoquer la métapolitique pour éclairer l’itinéraire des « dissidents » : « Maurras croyait possible, souhaitable et suffisante l’insurrection d’une “France profonde” contre une simple armature administrative. L’échéance de demain et du second tour démontre à quel point l’enjeu se situait ailleurs. Dans le système de valeurs “métapolitique” diffusé parmi le peuple français et dont les rapports de forces politiques ne sont que la conséquence »¹⁸⁶. D’autres chroniqueurs se mettent directement en scène et complètent le travail de Sérant. C’est en particulier le cas de Robert Poulet, plume régulière de l’hebdomadaire *Rivarol*.

¹⁸³ Les citations de François Léger qui précèdent sont tirées de la recension parue dans *Aspects de la France*, 16 mars 1978, p. 8.

¹⁸⁴ CP, « Les dissidents de l’Action française », *La Pensée nationale*, février-mars 1978, p. 60.

¹⁸⁵ Philippe Hamel, Patrice Sicard, *Mao ou Maurras ?*, Paris, Beauchesne, 1970. Sur cet ouvrage, Olivier Dard, « Des maorassiens aux maoccidents : réflexions sur un label et sa pertinence en lisant un essai récent », in Bernard Lachaise, Gilles Richard, Jean Garrigues (dir), *Les territoires du politique. Hommages à Sylvie Guillaume*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 169-171.

¹⁸⁶ Patrice de Plunkett, « Maurras a contrario », *Le Figaro dimanche*, 11/12 mars 1978. Les termes figurant en gras sont ainsi dans l’exemplaire original.

Avant la guerre, il avait publié un essai, *La Révolution est à droite*, qui avait eu de l'écho dans la Jeune Droite française des années trente. L'écrivain belge, qui a consacré deux de ses chroniques aux «dissidents», ne se contente pas de qualifier l'entreprise de «livre remarquable» qu'il a «lu avec passion»: «le drame dont, à sept reprises il évoque les péripéties, je l'ai vécu pour ma part. Et j'ai très bien connu quelques-uns de ces maurrassiens désabusés, j'ai suivi les étapes de leur désabusement; j'en ai compris les causes.» Poulet marque cependant sa distance avec les interprétations de Sérant sur les cas de Bernanos et de Maritain à propos desquels il conteste l'emploi du terme de «dissidents». Il dresse encore un parallèle son itinéraire et celui de Maulnier des années trente au second conflit mondial: «Ni lui ni moi ne rompîmes vraiment avec Maurras. Ni lui ni moi n'avions adhéré à l'Action française¹⁸⁷. La différence c'est qu'en conclusion je fus condamné à mort et qu'il passa tranquillement au *Figaro*¹⁸⁸.» Mais Poulet ne se contente pas de se raconter. Il livre lui aussi, à travers des commentaires sur les «dissidents» étudiés, sa propre vision de l'histoire de l'Action française. Poulet donne ainsi crédit à Valois de son souci de transformer l'Action française tout en marquant sa réserve sur l'itinéraire ultérieur de Valois: «Dans une telle mêlée des frères ennemis, on donnerait plutôt raison au candide et ardent dissident si, privé de l'armature idéologique du maurrassisme, il ne s'était mis bientôt comme tant d'autres dissidents à flotter de la plus pénible façon»¹⁸⁹. Aux flottements des dissidences, Poulet oppose «la rectitude» d'une «pensée qui prend sa source dans le souci du bien public et qui jamais pendant cinquante ans, ne dévia, malgré tant d'obstacles et de traverses!» Mais cet hommage rendu à Maurras ne vaut pas quitus pour Poulet qui décrit un Maurras «complètement dépassé» par le second conflit mondial et les choix qu'il effectue sachant que, selon l'écrivain belge, «aucune ressource ne pouvait être tirée de "la France seule"». La conclusion de Poulet est que si le maurrassisme «fut pour l'esprit une aventure

¹⁸⁷ L'information est erronée dans le cas de Maulnier: sa première inscription à la ligue remonte au 11 juin 1926 (fin de son année d'hypokhâgne) comme le montre sa carte de membre (numéro B 38 199) portant le timbre de l'année 1935 (Ludovic Morel, *Thierry Maulnier. De la Jeune Droite à l'ordre établi?* thèse de doctorat en histoire contemporaine, université de Lorraine, 2012, p. 40).

¹⁸⁸ Robert Poulet, «Les dissidents de l'Action française», *Rivarol*, 9 février 1978, p. 11.

¹⁸⁹ Robert Poulet, «Aventures de l'esprit», *Rivarol*, 2 mars 1978, p. 11. Les citations de Poulet qui suivent sont extraites de ce texte.

noble », le second conflit mondial lui porta un coup irrémédiable : « Quand le grand massacre s’acheva, il y avait des ex-maurrassiens dans tous les camps, à tous les degrés de la collaboration et de la résistance. La doctrine n’avait rien perdu de sa valeur absolue, mais elle ne s’appliquait plus aux hommes et aux faits. Il n’y avait plus, il ne pouvait plus y avoir de dissidences. »

Ce jugement de Poulet peut surprendre quand on songe aux crises que connut l’Action française après la mort de Maurras en 1952 : aventure de *La Nation française* de Pierre Boutang ou scission de la Nouvelle Action française en 1971. On ne saurait y voir des seules querelles de personnes mais également une volonté de repenser et d’actualiser l’héritage d’une pensée qui fut, pour ses disciples, celle d’un « maître ». Leur dialogue à distance, y compris dans la polémique, est constant. L’ouvrage de Paul Sérant en prend la mesure, ce qui n’a pas échappé à certains de ses recenseurs. Celui de la revue *Contrepoint* note que « Paul Sérant a choisi une forme originale d’approcher Maurras par le biais : il étudie sept de ses anciens amis¹⁹⁰. » L’essayiste et critique littéraire belge Pol Vandromme, connu notamment pour ses essais sur « La droite buissonnière » ou Lucien Rebatet et en quête de compréhension de ce qu’il appelle « le mystère Maurras » est plus lyrique : « Sous des éclairages divers que portent sur lui ses anciens disciples, c’est ce personnage-là qui s’avance et qui se dévoile dans l’admirable livre de Paul Sérant¹⁹¹. » De fait, qu’il s’agisse de le louer ou de le critiquer tous ses critiques achèvent leurs commentaires par des réflexions sur le « maître de Martigues ». Pour dénoncer durement son évolution et celle de l’Action française en pointant, comme le chroniqueur de *Défense de l’Occident*, Jean-Paul Roudeau, « son goût de la théorie au détriment de l’action »¹⁹² ou, comme Jean Mabire, le « reniement des idées qui furent à l’origine du mouvement »¹⁹³. Face aux nationalistes « européens », d’autres plumes, issues de la nébuleuse maurrassienne, dénoncent dans *Itinéraires*, le mensuel catholique traditionaliste de Jean Madiran, des

¹⁹⁰ RP, « Maurras et ses enfants perdus », *Contrepoint*, n° 27, juillet 1978, p. 162.

¹⁹¹ Pol Vandromme, « Les dissidents de l’Action française de Paul Sérant », *L’Echo du Centre*, 25-27 mars 1978. Il faut noter que le même article est paru en Belgique dans *Le Journal de Mons* et *Le Rappel*.

¹⁹² Jean-Paul Roudeau, « Les dissidents de l’Action française », *Défense de l’Occident*, juillet-août 1978, p. 76. Jean-Paul Roudeau est aussi un collaborateur régulier de la revue *Lecture et Tradition*.

¹⁹³ Jean Mabire, « Les dissidents de l’Action française », *op. cit.*, p. 73.

jugements trop rapides de Sérant sur Maurras, à l'instar de Georges Laffly, ancien de *La Nation française* qui refuse de considérer qu'au plan de ses idées régionalistes Maurras soit devenu un « jacobin de droite », tandis que Louis Salleron, qui rend un hommage appuyé à Sérant et à son livre sans préciser qu'il s'agit de son frère, salue l'héritage et l'actualité de Maurras¹⁹⁴.

8. Conclusion

Le Romantisme fasciste et *Les dissidents de l'Action française* ne résument pas l'itinéraire de Sérant qui publia de nombreux autres livres et eut des centres d'intérêt multiples (ésotérisme, régionalisme) ainsi que le donne à voir Victor Nguyen, grand spécialiste de Maurras dans une présentation de l'œuvre de Sérant¹⁹⁵. Rapportés cependant à son itinéraire politique, le « Romantisme » et les « dissidents » sont centraux tant ils sont imbriqués avec la vie de leur auteur et nombre de réflexions et écrits qu'il a produits sur ces sujets. Dans les études sur le maurrassisme, Sérant est autant un témoin qu'un analyste, mû par une incontestable empathie et capable en même temps de distance. Maurras, sans avoir été pour lui un « maître », a incarné sans doute une forme de statue du Commandeur. Le journaliste et critique littéraire belge Pol Vandromme (1927-2009), passant en revue dans *La droite buissonnière* de nombreux écrivains allant de Marcel Aymé ou Pierre Boutang aux Husards intitule le chapitre consacré à Sérant « Le gardien de l'arche »¹⁹⁶. La formule est heureuse car tout au long de son itinéraire, ce dernier a entendu rester fidèle à un héritage sans pour autant s'exonérer d'un droit d'inventaire que lui ont reproché les maurrassiens de la plus stricte obéissance. Sous une apparence de nonchalance, Sérant n'a jamais cessé de rappeler ses principes et son souci de défense d'une Tradition qui n'est certes plus limitée à Guénon pour faire de lui, contre son ancien ami Louis Pauwels, le porte-parole des « gens inquiets » au début des années 1970 face aux discours technophiles de son ancien

¹⁹⁴ Les textes de Laffly et de Salleron sont parus dans *Itinéraires*, mai 1978, p. 142-147.

¹⁹⁵ « L'objet secret et l'objet local dans l'œuvre de Paul Sérant », *Politica Hermetica*, n° 1, 1987, « Métaphysique et politique ». René Guénon et Julius Evola », p. 155-169. Ce texte est la seule contribution publiée du premier colloque national de l'association « Politica Hermética » tenu en mai 1985 autour de la personne et de l'œuvre de Paul Sérant.

¹⁹⁶ Pol Vandromme, *La droite buissonnière*, Paris, Les sept couleurs, 1960.

compagnon des années Gurdjieff. On connaît la réussite de Pauwels. Elle contraste avec le destin de Sérant. Après *Les dissidents de l'Action française*, il publie encore quelques ouvrages dont *Les déchirements des catholiques français* (1989) et *Les enfants de Jacques Cartier* (1991), ce dernier prolongeant son intérêt marqué pour le Canada français, repérable dès les années 1960¹⁹⁷, et plus largement pour la francophonie alors qu'il était journaliste à *l'Aurore* durant les années 1970. L'heure de sa petite notoriété des années 1960 et pourtant bien loin lorsqu'il décède le 2 octobre 2002 à Avranches dans une relative indifférence. Un quart de siècle plus tard Paul Sérant n'est pourtant pas complètement oublié puisque ses deux essais phares ont été réédités¹⁹⁸ et qu'au sein de ce qui reste d'une « droite buissonnière » la revue *Livr'arbitres* a publié de lui un portrait à plusieurs voix en 2022 comportant notamment des témoignages d'Arnaud Guyot-Jeannin et de Francis Bergeron¹⁹⁹.

¹⁹⁷ Paul Sérant, *La France des minorités*, Paris, Robert Laffont, 1975, p. 376-377.

¹⁹⁸ Le livre *Les dissidents de l'Action française* a été réédité aux éditions Pierre-Guillaume de Roux en 2016. Le même éditeur a réédité *Le Romantisme fasciste* en 2017. Les deux rééditions ont été préfacées par Olivier Dard.

¹⁹⁹ *Livr'arbitres*, septembre 2022, p. 79-95.